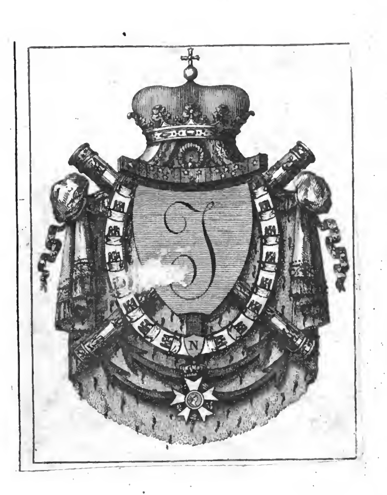




AGATHE
D'ENTRAGUES.

II.

IMPRIMERIE DE BAUDOUIN ET Cgnie.



Tom. II.



Je recommande à la loyauté des braves Brigands cette jeune Demoiselle.

AGATHE D'ENTRAGUES,

ROMAN HISTORIQUE,

PAR l'Auteur d'*Irma*.

TOME. II.

PARIS,

Chez LEROUGE, libraire, cour du Commerce, faubourg Saint-Germain;
BRUNOT-LABBE, libraire, rue de Grenelle Saint-Honoré.

1807.



AGATHE D'ENTRAGUES.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Vœux intéressés.

A CHAQUE heure du jour près d'Agathe, recevant les plus tendres témoignages de son amitié, de sa confiance, comment n'ai-je pas mieux connu son cœur et su juger quel effet produisoient sur son esprit les différens principes que chacun des individus qui l'entouroient se croyoit en droit de lui inculquer ? Comment, je rougis encore de le dire, et me cachois alors à moi-même la cause de mon aveuglement? Cependant, quelque complet qu'il fût, je m'apercevois de son extrême fierté, et je craignois qu'elle ne dégénérât en orgueil ; je ne lui

trouvois pas autant de sensibilité pour les malheureux que je lui en aurois désiré. J'avois remarqué que la perfide Vicomtesse lui avoit fait prendre un goût exclusif pour les plaisirs futiles, aussi je fus fort aise pour elle de l'aventure de Fanchette, qui lui avoit fait connoître le charme attaché à la bienfaisance; j'étois loin alors de prévoir qu'elle seroit pour mon élève la source des plus cruelles erreurs.

Pendant l'année qui suivit cet événement, je changeai la marche de nos études. Je lui fis lire tous nos philosophes, et par leurs principes je crus la guérir de l'orgueil; mais ce n'étoient point son nom, sa fortune qui l'élevoient à ses yeux, c'étoit le sentiment de ses qualités distinguées, je ne fis rien qu'ajouter encore à son amour propre. Si je manquai en cela mon but, j'eus au moins le bonheur de réussir en partie dans les soins que je pris pour la rendre vraiment bienfaisante, et lui faire goûter les jouissances sim-

ples que donne la nature ; je dirigeois nos promenades vers la cabane du pauvre. Je lui fis remarquer combien l'indifférence de l'homme riche laisse d'êtres souffrans autour de lui, lorsqu'il lui seroit si facile de sécher leurs larmes, et elle devint auprès de son père l'interprète de ses vassaux. Je la menai aussi dans les hospices, que la seule vanité avoit fait fonder au Baron, et où jusqu'alors la douce pitié n'étoit jamais venue essuyer les pleurs de l'indigence. Je voulois qu'elle ne craignît point de s'approcher du lit des malheureux malades, où ils gisoient sans consolation, car, lui disois-je, l'or seul ne soulage point, et un mot, un conseil, un sourire de bonté font souvent plus de bien que beaucoup d'or donné avec l'air d'un froid dédain. Agathe m'écoutoit avec attention. Julie lui montroit l'exemple des vertus que je voulois lui inspirer; aussi en prit-elle peu à peu l'habitude, et l'attachement que lui témoignèrent les habitans des terres

du Baron depuis qu'elle s'informoit de tous leurs besoins, lui prouvant que l'empire le plus certain est celui qu'assure la reconnoissance, elle se promit de répandre dorénavant ses bienfaits sur tout ce qui l'approchoit.

Elle avoit eu envie d'apprendre la botanique, science assez aride si l'on ne s'occupe point de la connoissance de l'utilité des plantes; mais je ne la contrariai point; et sous prétexte d'enrichir notre herbier, je la menois avec Julie dans les lieux les plus agrestes. Lorsqu'elle étoit fatiguée de nos courses, nous nous asseyions, soit sur le bord émaillé d'un ruisseau limpide, soit à l'ombre d'un bois touffu que les chantres du printemps faisoient retentir de leurs ramages, et me laissant entraîner par la vivacité de mes sentimens, qui n'avoient jamais été aussi brûlans, je cherchois à faire passer dans l'ame d'Agathe mon enthousiasme pour la campagne, et quand je m'apercevois qu'elle étoit attendrie, je lui demandois si un

concert, un bal, un grand souper lui avoient fait ressentir la moitié des jouissances qu'elle éprouvoit à l'aspect du coucher du soleil; elle convenoit que j'avois raison, et je me félicitois de l'avoir rendue sensible à un genre de plaisir, que ni la pauvreté ni la vieillesse ne peuvent ôter à un être bien organisé. Le Baron, à ma prière, lui permit de suivre ces nouveaux goûts qui, je dois en convenir, ne lui ôtoient cependant pas ceux des autres amusemens, car elle savoit trouver du temps pour tout. Son père consentit à lui donner une portion du parc où étoit une tour gothique. Là, elle eut un jardin, des vaches, des poules et une volière. Dans un autre temps on aura la description de ce lieu, dont elle, Julie, mademoiselle Ricard et une pauvre sourde et muette, qu'elle avoit prise sous sa protection, et qui soignoit son jardin et sa basse-cour, avoient seules l'entrée.

Je vis avec d'autant plus plaisir cet arrangement, qu'il assuroit l'exis-

tence de l'infortunée muette. Il y avoit six mois qu'un soir en rentrant de la promenade nous l'avions rencontrée dans l'avenue ; elle étoit assise sur une pierre et pleuroit à chaudes larmes. Agathe, malgré qu'elle ne l'eût jamais vue, touchée de ce spectacle, s'en approcha, lui fit quelques questions, elle ne répondit point, je la tirai par son tablier, elle leva la tête, et sa figure régulière et douce, qui annonçoit au plus quatorze ans, ajouta à notre intérêt. Agathe lui parla encore, elle ne parut pas l'entendre, mais bien comprendre qu'elle avoit pitié d'elle. Après avoir jeté sur nous un regard qui sembloit aller chercher la pensée au fond de l'ame, elle baisa la main de Julie et d'Agathe, me sourit, et nous fit signe qu'elle avoit faim. Je ne doutai plus qu'elle ne fût sourde et muette. Nous la conduisîmes à l'hospice des vagabonds, en la recommandant à l'économe. On fit inutilement des recherches pour savoir d'où elle étoit, on ne put le découvrir ; seulement

on apprit que depuis huit jours elle mandioit dans les environs de Valenciennes : ses habits, quoiqu'en haillons, sembloient prouver cependant qu'elle appartenoit plutôt à la classe de la bourgeoisie qu'à celle du peuple. Son linge étoit marqué d'une M, et delà nous l'appelâmes Madeleine. On lui fit quitter l'hospice. Agathe l'habilla, et depuis ce temps elle avoit travaillé soit à la basse-cour, soit au jardin. Son intelligence étoit extrême, elle apprenoit tout ce qu'on lui montroit, seulement elle n'étoit point très-forte, ce qui donna l'idée à mademoiselle d'Entragues, qui l'aimoit beaucoup, de lui confier sa ménagerie, où elle n'auroit plus qu'un travail doux et facile.

Enchanté d'avoir réussi à apprendre à mon élève à jouir de la campagne, je me félicitois du bonheur que goûtoit Agathe à Vermur. Elle ne songera pas, me disois-je, à en connoître d'autres; elle craindra, en se mariant, de n'être pas aussi heu-

reuse, et fuira des liens qui l'arracheroient à ses amis: et de quels droits former de semblables vœux, insensé que j'étois . . . . . !

CHAPITRE II.

Je lis enfin dans mon cœur.

La naissance d'Agathe étoit toujours célébrée par son père; c'étoit pour moi la plus belle des fêtes, car je ne jouissois de l'existence que depuis que je la connoissois. J'avois continué à venir travailler avec M. d'Entragues tous les jours depuis sept heures du matin jusqu'à l'heure du déjeuner, et Agathe, comme on le sait, entroit dans le cabinet de son père aussitôt qu'elle étoit levée. Le jour où elle avoit eu seize ans elle y vint comme de coutume. Son père, sans lui donner le temps de reprendre ses crayons, lui dit: tu n'as sûrement pas oublié, mon Agathe, que voilà plus de quatre ans que tu trouvas Saint-Fal ici pour la

première fois, c'est, après moi, l'homme à qui tu dois le plus, (j'aurois volontiers embrassé le Baron pour cette phrase), il a toute ma confiance, et je veux qu'il soit témoin de ce que j'ai à te dire : tu viens d'avoir seize ans, et, grace à ses soins, tu es parvenue au point de perfection où je pouvois désirer de te voir arriver à cet âge. Agathe vouloit l'interrompre, il lui fit signe de le laisser continuer. — Tu n'es plus un enfant, Agathe, tu dois remplacer pour moi ta mère, et prendre ici tous ses droits. Je veux que dorénavant ce soit toi qui fasses les honneurs de ma maison, dont ma belle-sœur s'acquitte d'une manière si gauche ; pour les détails domestiques on les lui laissera, ils lui conviennent mieux. J'ai fait remeubler l'appartement de ta mère, que tu occuperas ; en t'y voyant, je croirai ne l'avoir point perdue. Mademoiselle Ricard te restera attachée ; tu auras deux femmes, deux laquais et une voiture. Tu jouiras, à compter d'aujourd'hui, d'une

pension de deux mille écus. Je te donne les diamans de ta mère, et il remit à Agathe un écrin qui contenoit au moins pour cent mille livres de pierreries. Agathe se jeta dans les bras de son père pour le remercier de tant de bienfaits. Après l'avoir serrée contre son cœur, il la prit sur ses genoux, et ajouta: ma fille, je compte sur ta reconnoissance, et tu es en état d'entendre ce que j'attends de toi. Ces mots me firent frémir.

« — Ma vie a été entièrement dé-
» vouée au service de mon maître,
» et, je dois l'avouer, en le servant
» je comptois me servir moi-même;
» cependant un sort jaloux m'a
» privé jusqu'ici de la récompense
» que je devois attendre. Saint-Fal
» sait s'il est personne plus digne
» que moi d'être ministre; aussi
» est-il impossible que je ne le de-
» vienne point? l'intrigue ne peut
» toujours tenir éloigné le mérite.
» C'est sur toi, mon Agathe, que
» je compte pour arriver plus sûre-
» ment à mon but. Ta main ne sera

» jamais qu'à celui qui pourra me
» conduire au ministère. Ta beauté,
» ton esprit, ton grand caractère
» doivent me servir, et il faudroit
» bien de la maladresse si nous ne
» parvenions pas, en réunissant nos
» moyens, à gouverner et la France
» et le Roi. Madame de Pompadour
» vient de mourir; il est impossi-
» ble que le ministre qui lui doit
» son élévation reste long-temps en
» place. J'ai donc tout à espérer;
» mais il faut mettre de l'adresse;
» que Choiseul jouisse encore quel-
» que temps d'un crédit usurpé (1),
» et ne quitte le ministère que pour
» me rendre une place qui m'est
» due à si juste titre. Louis XV
» paroît entièrement rendu à la ver-
» tu, et c'est un grand bonheur.
» Cependant il ne sera jamais inac-
» cessible à la beauté, aux graces,
» à l'esprit d'une femme telle que
» toi; et plus tu seras sage et plus

---

(1) C'est l'ennemi du duc de Choiseul qui parle.

» tu seras digne de conduire au
» bien celui qui est né pour être le
» meilleur des Princes. Mais ce
» n'est point une jeune personne
» sans expérience , une femme
» étonnée d'avoir un état dans le
» monde, où jusqu'au jour de son
» mariage elle a été traitée en enfant,
» qui pourroit paroître avec éclat à
» la cour, il faut que tu apprennes
» auprès de moi à connoître tous les
» usages de la société, et formée par
» mes soins je réponds de tes succès.
» Je ne me hâterai donc pas de te
» marier. (Je respirai à ces mots.)
» Jouis d'ici à ce temps de la liberté
» la plus absolue, car point de mé-
» rite sans liberté, disoient les disci-
» ples du grand d'Arnaud. Je veux
» que ta bonne conduite soit due
» toute entière à la noble fierté que
» doit inspirer une illustre origine,
» et non à une surveillance désho-
» norante pour toi comme pour
» moi. »

Agathe, qui ne voyoit rien alors de pénible dans ce que demandoit

son père, lui promit d'être toujours digne de lui, et de lui prouver par une entière soumission son respect pour ses volontés. Le Baron l'embrassa encore une fois et ensuite la conduisit dans son nouvel appartement qui étoit d'une beauté parfaite et meublé avec autant de magnificence que de goût. Les armoires renfermoient un trousseau aussi complet que celui d'une mariée, et des robes magnifiques étoient étalées sur les sophas et sur le lit. Mademoiselle Ricard et les nouveaux domestiques d'Agathe étoient à l'attendre dans l'appartement. Elle fit à chacun les présens qui pouvoient leur convenir, et sa générosité lui assura leur affection. La Ricard étoit au comble de la joie. Le Baron lui demanda où étoit sa belle-sœur. Madame la Comtesse a la migraine et on ne la verra pas de la journée, dit-elle en souriant malignement. — Tout comme elle voudra, nous déjeunerons chez ma fille, et de ce moment la grosse femme perdit le plaisir de présider à ce repas. Elle ne sortit réellement

pas de sa chambre de tout le jour. Les nouveaux arrangemens étoient contre son goût; aussi elle bouda, mais on n'y fit pas la moindre attention.

La journée se passa dans les plaisirs les plus vifs. Un des plus grands qu'éprouva Agathe fut d'être en état de faire de riches présens à sa chère Julie qui les reçut avec la simplicité de l'amitié. Pour moi j'étois inquiet du changement que la nouvelle manière d'être de mademoiselle d'Entragues alloit peut-être apporter dans mon existence auprès d'elle. Le soir avant de se retirer elle s'approcha de son père et de moi, et me prenant la main avec affectation elle me dit: mon aimable maître, mon père a bien voulu qu'on ne me traitât plus en enfant; mais n'allez pas vous imaginer que je n'aie plus besoin de vos soins, sans eux je resterois loin du but que mon père se propose. — Ah! mademoiselle, j'ai bien peu de chose à vous enseigner. — Pardonnez moi, Saint-Fal, ma fille ne pourroit perdre

vos leçons sans un grand désavantage ; songez qu'elle ne doit pas être une femme ordinaire, ainsi je veux que vous les lui continuiez jusqu'à son mariage. Ordre précieux, avec quelle joie je vous reçus. Agathe le vit, en parut bien aise ; et ôtant de son doigt un anneau de diamans elle me pria de l'accepter, j'eusse voulu le recevoir à genoux, ce puissant talisman qui fait encore palpiter mon cœur sous les neiges de l'âge. Avec quelles sensations indéfinissables je passai la nuit qui suivit cette soirée. Comme je pressai cette bague contre mes lèvres..... et je voulois croire que les sentimens d'un père étoient les seuls que je ressentisse pour Agathe!!!

L'aisance, la noblesse avec laquelle mademoiselle d'Entragues s'acquitta des soins dont son père l'avoit chargée le forcèrent à s'applaudir de nouveau de ce qu'il avoit fait pour sa fille qui, docile à ses instructions, se forma chaque jour sous un si bon maître, et vivant à trente lieues de

Versailles, prit le ton d'une femme de la cour, sans rien perdre du charme de la naïve jeunesse. Comment la voir sans éprouver pour elle un sentiment d'adoration. Cependant madame d'Entragues, malgré les soins qu'elle prodiguoit à sa nièce avec laquelle elle s'étoit raccommodée en apparence, ne pouvoit entièrement cacher la basse envie qu'elle ressentoit de tout ce que le Baron avoit fait pour sa fille, et réduite au rôle secondaire qui lui convenoit si bien, elle ne se consoloit de son chagrin et de la contrainte qu'elle s'imposoit pour ne pas mécontenter son cher frère, qu'en murmurant avec l'abbé Leroux sur une semblable folie. Pour la Vicomtesse elle étoit enchantée de la liberté qu'on laissoit à Agathe, espérant s'en servir pour la perdre si elle n'étoit pas docile à ses instructions.

Depuis qu'Agathe étoit à la tête de la maison de son père, elle avoit entièrement changé de face, et jamais la magnificence ne s'étoit mieux al-

liée aux graces et à l'élégance. Ce fut dans ce temps que le Baron jouit d'un grand plaisir. Le duc de Richelieu, son fils et M. de Louvois vinrent à Vermiur. Quel bonheur pour lui de leur faire admirer sa fille et d'espérer qu'on en parleroit à Versailles. Pour moi je fus loin d'être aussi enchanté de cette visite. Ce ne fut point le Nestor de la cour de Gnide, malgré qu'il déployât toutes ses anciennes grâces, ni son fils, qui me parurent redoutables.... Mais.... quoi, Saint-Fal, vous craindriez que le cœur d'Agathe fût sensible, que vous importe ?.... Que m'importe. Ah ! je ne puis plus me faire d'illusion. L'arrivée de M. de Louvois jeune, aimable et surtout homme de la cour dont Agathe écoute sans colère les doux propos, m'apprend enfin que l'amour et tous ses feux, la jalousie et tous ses poisons habitent mon cœur qu'ils brûlent et déchirent tour à tour.

CHAPITRE III.

Je ne puis me guérir.

Quel cruel bienfait que celui de la raison, quand elle ne sert qu'à nous éclairer sur nos sentimens sans nous donner la force de les vaincre, et combien ne regrette-t-on pas le bandeau de l'erreur si la vérité, en brillant à nos yeux, nous montre notre infortune sans y apporter aucuns remèdes. Mon être, mon existence étoient les mêmes qu'ils avoient été depuis un an. Un seul événement qui m'avoit forcé à lire dans mon cœur avoit tout changé pour moi, et je ne trouvois aucun rapport entre l'homme que j'étois et celui que j'avois été depuis ma naissance.

En m'avouant que l'intérêt qui

m'attachoit à Agathe, que cette tendre sollicitude qui me forçoit à la chercher sans cesse, à épier ses moindres désirs pour les remplir comme des ordres, n'étoit point, ainsi que j'avois voulu le croire, l'effet d'un attachement semblable à celui d'un père, mais bien celui de l'amour le plus passionné, tout le bonheur, la douce joie, le calme dont j'avois joui, disparurent, et il me sembloit qu'un génie infernal me transportoit des champs fleuris de la Neustrie sur le cratère d'un volcan embrasé. Oui, je l'aime, je l'adore, me disois-je, je brûle pour elle d'un feu que rien n'éteindra, et ce que je vois aujourd'hui est le supplice qui m'attend chaque jour.... Qui me dit si je ne serai pas bientôt plus malheureux; peut-être le Baron couronnera-t-il les feux de M. de Louvois. Elle ne résistera pas à sa volonté, car ce jeune homme lui plaît et il me l'enlèvera; quoi, je le souffrirois sans déchirer le cœur de mon rival. Ton rival! Malheureux en a-t-on quand on n'a pas le droit d'espérer?

Que suis-je ? sans fortune, sans nom, assurément jamais rien ne peut me rapprocher d'Agathe. Il faut ou la fuir ou mourir à ses yeux d'un trait que je ne puis arracher de mon sein. La fuir eût été le parti le plus sage, quelquefois je croyois que j'en aurois la force. Son image se présentoit à ma pensée et tout mon courage s'évanouissoit pour me justifier à moi-même ma foiblesse. Je me figurois, que quitter Vermur seroit manquer à la reconnoissance que je devois au Baron et à sa fille, et je me décidois à attendre qu'ils n'eussent plus besoin de moi : c'est ainsi que les hommes mentent à leur propre conscience. Le trouble où je fus tant que M. de Louvois resta à Vermur, m'ôta les moyens de réfléchir sur la conduite que j'avois à tenir. Mon état ressembloit à une fièvre brûlante qui ne laisse aucune liberté à l'esprit.

Enfin il partit et je fus obligé de convenir que j'étois comme ces enfans qui tremblent en racontant des histoires effroyables, fruit de leurs

imaginations. Agathe ne montra pas la plus légère tristesse du départ de M. de Louvois, plaisanta même avec Julie sur l'amour qu'il avoit feint de ressentir. Le Baron me dit que ce jeune homme n'étoit nullement le gendre qui lui convenoit, qu'il ne comptoit pas marier sa fille avant trois ou quatre ans. Si j'avois reconnu l'amour à la jalousie son horrible compagne, combien ne devois-je pas trembler que les effets de la vive joie que j'éprouvois en ce moment, n'apprissent au Baron et à Agathe le secret de mon cœur, tant il est difficile de cacher ses sentimens dans toutes les émotions fortes. Mais quelle que soit la cause à laquelle j'aie dû ce bonheur, je suis certain que personne ne soupçonna jamais la terrible passion que je ressentois pour mademoiselle d'Entragues.

Assez infortuné pour avoir perdu le repos, je ne l'étois point assez pour que tous principes se fussent effacés dans mon ame. Au bord d'un précipice, il falloit que je réglasse

ma marche pour n'y point tomber, mes réflexions pouvoient seules me la tracer. Impossible de la voir à chaque heure du jour, et de réfléchir. Aussi quand je fus entièrement délivré du tourment de la jalousie; je feignis une indisposition pour avoir un prétexte de passer quelques jours enfermé dans mon appartement; ce dont je commençai à me convaincre, ce fut que l'espérance, cette déesse trompeuse qui berce l'enfant dès qu'il peut penser, et adoucit encore le lit de mort du vieillard agonisant, ne pouvoit exister pour moi. Mon ame en souffrit d'abord des douleurs aiguës; mais je m'aperçus bientôt que cette divinité que nous encensons tous, si elle mène à sa suite de puissantes consolations, y conduit aussi les inquiétudes, les vains désirs et les agitations qui usent l'ame. Ne pouvant obtenir mademoiselle d'Entragues des mains de la vertu, je devois renfermer dans mon sein un amour que je n'en pouvois arracher. Je me promis donc que pas un mot, pas un geste, pas un regard, ne dé-

voileroient à l'objet de mes adorations un sentiment dont la déclaration auroit offensé elle, l'honneur et la raison. Plus j'avois réfléchi, plus j'avois senti que quitter Agathe seroit l'arrêt de ma mort, plus aussi je m'étois trouvé de forces pour garder mon secret. Je m'arrêtai donc à la résolution de ne rien changer dans mon existence auprès de mademoiselle d'Entragues, et de faire consister tous mes plaisirs à la voir et à la servir. Assurément c'étoient encore de grandes jouissances; la seule idée avec laquelle il m'étoit impossible de me familiariser, c'étoit celle qu'elle donneroit à un autre des droits que je ne devois jamais posséder. Tout mon être se révoltoit à cette pensée. Heureusement je voyois encore quelques années pour me préparer à ce malheur, et je me promis de tout faire pour le suporter sans mourir.

Il y avoit huit jours que je n'étois sorti de mon appartement, et M. Baumont que le Baron m'envoyoit

très-exactement ne pouvant deviner quelle étoit ma maladie, en discouroit longuement sans rien dire de raisonnable ; tout l'art d'Hypocrate n'eût pu la guérir . . . . M. d'Entragues paroissoit plus impatient que touché de ce que mes souffrances ne me laissoient point la possibilité de travailler avec lui. Il venoit tous les matins pour me consulter sur les mémoires qu'il rédigeoit. On juge comment j'écoutois ces importans écrits. La grosse Comtesse à qui je n'avois pu faire fermer ma porte, m'importunoit encore plus, surtout lorsqu'elle me querelloit de ce que je ne voulois pas suivre les recettes qu'elle m'indiquoit contre la fièvre. Mademoiselle Ricard m'apportoit des syrops, des conserves, et me disoit en rougissant que je ferois bien de prendre une femme *qui eût soin de moi*. La Vicomtesse s'échappoit en courant au milieu d'une discussion sur les finances et sur le parlement, pour venir m'assurer qu'elle languissoit privée de ma présence, et s'étonnoit qu'un de ses baisers ne me ranimât point.

Le Vicomte venoit me proposer de chasser avec lui, et me juroit que cela me guériroit; le Major me demandoit si je voulois faire une partie de trictrac. Pour l'abbé Leroux, comme le seul service qu'il eût voulu me rendre eût été de m'administrer les derniers sacremens, n'en étant pas encore là, je n'étois point ennuyé de sa présence. Les visites de mon ami Delmord étoient les seules que je trouvasse trop rares sans lui parler des souffrances que je ressentois, sa morale épurée et sa douce sensibilité m'aidoient à vaincre ma passion sans briser mon cœur dont la foiblesse étoit encore extrême. La grosse Comtesse m'avoit dit que sa nièce s'ennuyoit de mon absence. La Ricard m'avoit répété au moins dix fois: en vérité, je ne sais ce qu'a mademoiselle, mais depuis que vous êtes malade, elle est d'une humeur qui n'est pas tenable, elle ne s'amuse de rien, et la joie immodérée que j'avois ressentie de ces preuves de son amitié, loin de me disposer à quitter ma retraite, me faisoient craindre de

n'être brave qu'éloigné d'un ennemi dont je croyois encore devoir fuir la présence. Telle étoit ma résolution quand un matin Julie entra dans ma chambre avec madame d'Entragues. J'ai pensé, me dit-elle, qu'il m'étoit permis de venir avec un si respectable Mentor m'informer moi-même de l'état de notre cher maître dont nous sommes très-inquiètes.—Votre présence, mon aimable Julie, est capable de me rendre la santé, et je me sens mieux en vous voyant. — Cela me fait un grand plaisir et en fera beaucoup à Agathe, elle n'a osé venir, mais elle m'a chargée de vous dire que si on étoit long-temps sans vous revoir elle abandonneroit toutes ses études. — Elle désire me voir ? — Pouvez-vous en douter ? n'êtes-vous pas notre meilleur ami. — Oh ! oui le meilleur, dites, Julie, à mademoiselle d'Entragues, que quoique je me sente encore *bien foible* je ferai un effort pour me rendre demain à ses ordres.—Elle en aura infiniment de joie, cependant elle ne voudroit pas que cela vous fît mal.—Mal. Ah!

Julie souffre-t-on près d'elle et près de vous; en achevant ces mots je baisai sa main avec transport parce que j'imaginois qu'elle avoit touché celle d'Agathe. Madame d'Entragues qui, pendant notre conversation qui s'étoit faite à demi-voix, étoit occupée à regarder une assez belle collection d'oiseaux étrangers que m'avoit donnée M. Delmord, tourna la tête à ce moment, et riant d'un rire aussi insignifiant qu'elle, dit: eh! mais, Saint-Fal, je suis bien aise de ce que je vois, vous n'êtes pas si malade que je croyois, et vous conviendrez que je mérite votre reconnoissance pour vous avoir amené l'objet de vos soupirs . . . . Cette sotte plaisanterie me déconcerta autant que Julie qui se hâta de me quitter pour aller rejoindre son amie.

Comme je l'avois promis, je descendis le lendemain. Le premier instant où je revis Agathe fut celui d'un combat terrible, mais bientôt le devoir et la raison, peut-être l'amour-propre, qui me disoit que

je n'aurois que son mépris à attendre, me rendirent un peu de calme, et me donnèrent la force de tenir les promesses que je m'étois faites à moi-même. Agathe me montra le plus tendre intérêt, me trouva changé, et sa pitié, sur des maux dont elle ne devinoit pas la millième partie, fut pour mon cœur le baume le plus spécifique.

La grosse Comtesse, en me voyant baiser la main de Julie, s'étoit figuré que j'étois amoureux de la fille du Major : soit indiscrétion, soit envie de me faire une querelle : car, sans être méchante, elle se plaisoit dans les tracasseries de société ; elle n'eut rien de plus pressé que d'aller conter au Baron que j'étois fort épris de Julie. Son beau-frère ne lui répondit point, et se contenta de lui ordonner de n'en parler à personne : ordre qu'heureusement elle n'osa pas enfreindre. A quelques mois delà, le Baron me demanda un jour si je serois bien aise d'épouser Julie, qui, sans être riche, auroit cependant

de l'aisance, parce que le bien de sa mère seroit partagé également entre elle et son frère Robert; mais que, du reste, il ne faudroit pas compter sur ce qu'avoit le Major, parce qu'il donneroit tout à son fils qu'il aimoit exclusivement, et qui venoit, en sortant de l'École militaire, d'entrer dans le régiment de la Reine-dragons; que si ce parti me convenoit, il s'étoit arrangé pour me faire un sort égal à celui de Julie, à condition, toutefois, que je ne le quitterois point; ce qui seroit d'autant plus facile, que ma femme resteroit auprès de sa fille.

Surpris au dernier point de cette proposition, je gardai le silence. Le Baron ajouta, qu'il devoit croire que ce mariage me rendroit heureux d'après ce que sa belle-sœur lui avoit dit. A ces mots, je recouvrai l'usage de la voix, pour l'assurer que je n'avois jamais pensé à Julie, et que j'étois loin de croire que je convinsse à mademoiselle Delcroix; que je lui avois baisé la main, il est vrai, mais

comme à toute autre femme; que mon éloignement pour le mariage étoit invincible, et que jamais je ne formerois un lien dont dépendoit le sort de toute la vie. Le Baron parut fâché de ma résolution, me pria de réfléchir encore aux avantages de cette union; je le lui promis. Quelques instans je fus tenté de consentir à épouser Julie pour mettre une barrière de plus entre moi et Agathe; mais la belle ame de Julie, son cœur aimant, devoit lui en faire trouver un capable de répondre au sien. Je rejetai donc cette idée, et dis le lendemain à M. d'Entragues, que je ne me croyois pas digne de mademoiselle Delcroix; il me pressa encore, mais voyant que ma résolution étoit inébranlable, il cessa de me parler d'un projet dont il ne fut plus question.

J'eus un grand plaisir de ce que cette proposition n'eut pas plus de suite; je craignois que le Baron n'y mît son obstination ordinaire, et, en vérité, je n'étois pas en état de

supporter plus de chagrins que je n'en ressentois. Chaque instant ajoutoit à mes souffrances. Agathe, je crois, embellissoit tous les jours, et rien ne peut donner l'idée du charme attaché à toute sa personne. J'avois voulu changer de manière avec elle, mais cela étoit impossible. Elle se plaignoit dès que je la traitois plus froidement, en demandoit la cause, et ses questions me mettoient dans un embarras insupportable. Sa dignité étoit tempérée par l'expression de la douceur, et certaine que rien ne pouvoit faire oublier le respect qu'elle inspiroit, elle ne craignoit point de prendre un ton familier, et surtout avec moi. Elle me montroit la plus tendre amitié et la plus aimable confiance. Heureux et infortuné tout à la fois, j'eusse voulu qu'elle m'aimât davantage, ou m'aimât moins. Quand son beau bras s'appuyoit sur le mien; quand elle me prenoit un bouquet que je venois de cueillir, et qu'elle me jetoit en riant celui qu'elle avoit porté; quand elle dérangeoit ma main sur la harpe

pour exécuter un passage qu'elle prétendoit que je ne jouois pas bien, et que nos doigts se rencontroient, que sa voix s'unissoit à la mienne, je sentois mon sang bouillonner, et j'eusse donné tout au monde pour que le Baron eût exigé de sa fille une plus grande réserve. Je me plaignois qu'il lui laissât prendre l'habitude de vivre si familièrement avec un homme qui n'étoit point son parent, dans la crainte qu'elle n'accordât dans la suite à un autre mille petites faveurs, qu'elle regardoit comme sans conséquence avec moi et dont cet autre pourroit abuser. Ainsi, la cherchant, la fuyant, désirant sa tendresse, son indifférence ne me permettant pas une seule démarche qui pût alarmer sa pudeur, que je regardois comme un dépôt sacré, je m'enivrois de ces riens délicieux que connoît seul l'amant, dont les feux ne sont pas couronnés; ma vie étoit un mélange de volupté et de douleur. Et les seuls plaisirs purs que je connus, pendant près de deux ans que dura cet état, étoient d'aller

chez Fanchette, dont le sort étoit parfaitement heureux; là, je pouvois, sans craindre qu'on devinât le sentiment qui m'agitoit, parler avec transport d'Agathe; mes éloges étoit toujours au-dessous de ceux que la reconnoissance dictoit à la sensible Fanchette.

Dans cet intervalle, la France vit descendre au tombeau un Prince qui promettoit de régner en sage; personne, mieux que moi, ne sait combien ce coup fut sensible au cœur de Louis XV. Ses lettres, après la mort de monsieur le Dauphin, peignoient le trouble de son ame, et c'étoit avec l'intérêt qu'inspire la douleur d'un père que je composois les réponses de M. d'Entragues à son auguste ami. Tout servoit d'aliment aux chimères du Baron; et il crut que Louis XV, pénétré de la sensibilité qu'il témoignoit sur ses chagrins, l'appelleroit près de sa personne pour les alléger et pleurer avec lui. Mais lorsque quelques mois, en amenant pour le Monarque de

nouvelles distractions, eurent enlevé à M. d'Entragues cette espérance, il éprouva une si violente douleur, qu'il en prit les effets pour un dérangement dans sa santé ; il crut la recouvrer en allant à Spa. Il devoit emmener Agathe et comptoit que je le suivrois, et que, surtout, la Vicomtesse seroit du voyage; mais, quelque chose qu'il pût dire, je ne voulus point aller aux eaux. Il étoit difficile de trouver un prétexte à ce refus, qui sembloit un caprice : celui que j'imaginai eut l'avantage de flatter infiniment l'amour-propre du Baron. Il possédoit la plus belle bibliothèque, mais elle n'avoit jamais été confiée à des hommes de lettres : aussi étoit-elle dans un désordre qui privoit de l'utilité dont elle pouvoit être. Je dis à M. d'Entragues, que j'emploierois le temps de son absence à y mettre un ordre tel, qu'avec un Catalogue que je ferois faire, on pourroit l'ouvrir aux étrangers et aux savans de Valenciennes; ce qui ajouteroit, s'il étoit possible, à la considération qu'il avoit dans la pro-

vince : il me crut, et me laissa libre de rester à Vermur.

On sera peut-être étonné que je me privasse volontairement, pendant six semaines, du plaisir de voir Agathe : mais je ne pouvois douter qu'elle auroit autant d'adorateurs qu'il y auroit d'hommes à Spa. Je ne voulois pas m'exposer à éprouver de nouveau les tourmens que j'avois ressentis pendant le séjour de M. de Louvois à Vermur; puis, elle pouvoit y rencontrer l'objet, qu'il étoit facile de voir que son cœur cherchoit. En vérité, me disois-je, j'apprendrai toujours assez tôt ce malheur.

Lorsqu'il fut décidé que je ne serois point du voyage, ce qui affligeoit Agathe, qui s'étoit fait une douce habitude de mes soins ; la Vicomtesse dit, à mon grand étonnement, qu'elle resteroit à Launoi, parce qu'elle ne pouvoit quitter son mari, qu'un mal de jambe retenoit depuis six semaines sur sa chaise

longue. M. d'Entragues se plaignit, me chargea même de savoir la cause de cette fantaisie. Elle répondit toujours, que sa réputation seroit perdue, si elle quittoit son mari dans un moment où il avoit un grand besoin de ses soins. Le Baron fut prêt à renoncer à son projet. Mais il avoit annoncé son arrivée au Prince de Liége, avec qui il étoit fort lié. Puis, il devoit trouver à Spa un homme, dont l'influence sur le maître étoit marquée, et qu'il croyoit qu'il pourroit faire entrer dans ses intérêts. Ces importantes considérations l'emportèrent sur l'amour. La grosse Comtesse, n'ayant plus l'espoir de passer ce temps tête à tête avec le Vicomte, vint me trouver, pour me dire qu'il étoit bien extraordinaire, que son cher beau-frère ne lui parlât pas d'accompagner sa nièce, et qu'elle me chargeoit de sonder ses intentions. Je les devinois sans lui en parler. Cependant, je fis sa commission. Dites-lui, répondit son beau-frère, que je la supporte ici, mais que, pour paroître avec elle

à Spa, j'aimerois mieux, dussé-je en mourir, renoncer aux eaux pour la vie. Comment lui apprendre ce que M. d'Entragues pensoit d'obligeant sur son compte. Mais elle avoit si peu de tact, qu'il fallut malgré moi appuyer. Alors elle se mit à pleurer, et dit : tout le monde ne me juge pas comme votre Baron; elle alla conter ses douleurs au Vicomte, et M. d'Entragues partit avec sa fille.

CHAPITRE IV.

Je revois le capitaine Delmord.

Au moment où la voiture qui entraînoit Agathe disparut à mes yeux je tombai presque sans mouvement. Heureusement j'avois été conduire le Baron et sa fille au bout du parc où leur carrosse étoit à les attendre, et ainsi il ne se trouva point de témoins qui eussent découvert infailliblement le secret de mon cœur. Lorsque je revins à moi, il me sembla que j'avois tout perdu ; je me figurai que je ne la reverrois point, et ne pouvant résister à cette crainte, je courus comme un insensé jusqu'au château, avec la résolution de prendre un cheval et de voler sur ses traces. Arrivé dans la cour, je m'arrêtai, et me trouvant dans l'état

d'un homme qui s'éveille en sursaut, je vis enfin l'inconséquence d'un projet que le désordre de mon esprit avoit seul pu me faire regarder comme praticable. Honteux de ma folie, je remontai dans mon appartement où je me renfermai, avec la résolution de ne le pas quitter de la journée.

Depuis quelques heures je jouissois du plaisir de la solitude dont les amans ne savent si bien connoître le prix que parce qu'ils ne sont jamais moins seuls que lorsqu'un bruit importun ne les empêche point de placer près d'eux une image chérie, avec laquelle alors ils s'entretiennent sans réserve et sans contrainte. Dans ma douce rêverie j'osois dire à Agathe ce que ma bouche discrète n'auroit osé lui avouer. Je la voyois me sourire, me tendre sa belle main, et j'étois obligé d'arrêter le délire de mon imagination pour ne pas mourir de l'excès de bonheur que ces pensées d'amour me faisoient éprouver. La terre entière

avoit disparu à mes yeux, lorsque j'entendis frapper à ma porte. Il fallut ouvrir. C'étoit le jockei de madame de Launoi qui m'apportoit un billet de sa maîtresse, par lequel elle me disoit qu'elle faisoit pêcher un étang, et que le Vicomte ne pouvant l'y accompagner elle comptoit sur moi. Ma réponse alloit être un refus, quand la grosse Comtesse qui qui avoit pris l'habitude d'entrer à toute heure chez moi y arriva. Eh bien, Saint-Fal, me dit-elle, vous venez avec moi à Launoi. — Quoi! vous y allez Madame. — Oui sûrement, *lâ* petite femme *m'â* fait prier de venir pour tenir compagnie au Vicomte. — A la bonne heure, moi j'allois lui répondre que je ne pouvois vous quitter aujourd'hui. — Vous ne me quitterez point puisque nous irons ensemble. — Comme il vous conviendra, mais . . . — Il n'y a pas de mais à tout cela! j'ai du chagrin du départ du Baron et de sa fille, et le plaisir est le seul remède contre cette vilaine maladie. Je n'eus plus d'objection à faire, et

montai en cabriolet avec madame d'Entragues.

Nous arrivâmes promptement et trouvâmes la Vicomtesse dans son salon, un sourire gracieux embellit sa jolie bouche en m'apercevant. Elle me dit que nos chevaux étoient prêts et m'emmena, aussitôt qu'elle put se débarrasser des embrassemens *de sa chère* madame d'Entragues, et qu'elle lui eut remis le soin du précieux malade.

Me voilà, le jour même du départ de ma bien aimée, suivant à cheval dans un bois antique dont la solitude et l'ombre étoient favorables aux amours, une jolie femme qui approchoit son coursier auprès du mien, ralentissoit le pas pour m'adresser les plus tendres discours. Que n'étoit-ce Agathe, mais n'eût-elle pas été entourée de ce rempart de vertus qui ne me permettoient que de brûler et de me consumer en silence auprès d'elle. Ici je n'avois pas besoin de dire j'aime, il

falloit, au contraire, par *politesse* m'efforcer à prononcer ce mot.

Avant l'époque où mon cœur se livra sans réserve à tout l'amour que m'inspiroit Agathe, ma liaison avec la Vicomtesse étoit devenue on ne peut plus languissante, et le hasard seul nous rapprochoit encore quelquefois ; mais bientôt madame de Launoi s'aperçut que ma froideur s'étoit accrue, et notre premier tête à tête lui apprit que ses charmes avoient perdu sur moi tout leur empire. Incapable d'une affection tendre, une conquête étoit pour elle une affaire d'amour propre : et ce sentiment, joint à l'idée du plaisir, ne pouvoit lui faire supporter tranquillement que l'on rompît des chaînes qu'elle se plaisoit à faire porter à tout ce qui l'approchoit. Piquée de me voir prêt à lui échapper, son orgueil offensé prit le caractère d'une passion. Moins je lui montrois d'empressement, plus elle me cherchoit, et, à mon grand regret, je ne pouvois toujours la fuir. En ap-

prenant que je ne quittois pas Vermur, elle ne voulut point suivre le Baron à Spa, et préféra l'amant qui la dédaignoit à celui qui eût payé par les plus tendres soumissions le bonheur de faire avec elle ce voyage. Saint-Fal, me dit-elle lorsque nous fûmes dans l'épais du bois, je vous ai sacrifié le Baron ; ingrat, le méritiez-vous, et pour prix d'un amour qui m'a fait braver le danger de me brouiller avec un homme auquel je tiens par mille raisons, n'aurois-je pas au moins un regard. Comment refuser un regard? c'étoit dire j'en aime un autre, donner des soupçons qu'une femme jalouse a promptement éclaircis ; et au moindre mot qui eût fait deviner ma tendresse pour Agathe, il eût fallu m'exiler pour jamais. Ce fut donc pour elle que je pris assez sur moi pour exprimer avec des transports étudiés ma reconnoissance à la Vicomtesse. Elle y fut trompée, son cœur ignoroit le vrai langage du cœur. . . . Celui de tous qui prouve le moins qu'on aime est pour de semblables

femmes le véritable interprète du sentiment.

La vitesse de nos chevaux que nous mîmes au galop, nous fit réparer le temps que nous avions perdu, et nous arrivâmes au Moulin-le-Comte, qui étoit le rendez-vous des pêcheurs, à l'heure dite. Delcroix plus que jamais le complaisant de madame de Launoi, et qui vouloit regagner près d'elle tout ce que je lui avois fait perdre près du Baron, devoit, par décence, être en tiers entre nous, quand un tiers ne nuisoit plus aux projets de la Vicomtesse; aussi nous le trouvâmes à l'étang, il y avoit amené Julie. Il étoit facile de voir qu'elle avoit beaucoup pleuré. La tristesse qui se peignoit sur mon front, et que madame de Launoi attribuoit à une douce langueur, augmenta l'amitié que l'amie d'Agathe m'avoit toujours témoignée. Nous parlâmes d'elle, et ce nom sacré fit résonner plus délicieusement les fibres de mon cœur, que toutes les preuves

d'amour de la Vicomtesse n'avoient pu l'émouvoir.

Cependant la journée se passa assez agréablement, et le repas que nous fîmes sur le bord de l'eau, m'eût paru délicieux si Agathe eût été assise près de moi. Le soir on amena à madame de Launoi sa calèche, et nous revînmes tous chez elle. Pour pouvoir me garder, elle engagea *sa chère Comtesse* à ne point retourner de quelques jours à Vermur. — Et mon ménage ? — Oh ! le Baron n'y étant point, mon cœur, je crois que vous pouvez vous remettre de ce soin à la femme de Legris et au vieux concierge Paul. — Ah ! ce n'est pas la même chose, et comme dit La Fontaine, il n'est que le regard du maître. — Quoi ! vous me refusez, vous n'aurez pas cette cruauté pour le Vicomte que votre présence rétablira. — Allons, *ma petite*, il faut toujours faire ce que vous voulez, et je passerai la semaine ici pour vous, comme de juste, et puis un peu pour le petit

voisin. — Saint-Fal, vous restez. — Et la bibliothèque de M. d'Entragues. — Vous aussi, se baissant à mon oreille, il en sera comme de mes soins pour le Vicomte ; et sans attendre de réponse elle sonna et dit qu'on apprêtât nos appartemens. Julie, avant de partir, me demanda si on me verroit à Valenciennes. — N'en doutez point, le cœur n'est bien que là lorsqu'Agathe n'est pas à Vermur.

Madame de Launoi paroissoit vraiment m'adorer, et sa flamme, semblable à celle d'une lampe qui jette un plus grand éclat lorsqu'elle est prête à s'éteindre, n'avoit jamais été aussi vive. Pour que rien ne la privât des instans où elle me possédoit sans contrainte, elle trouva l'art d'occuper tellement tous nos momens, sut si bien varier les plaisirs, qu'excepté ma pensée qu'elle ne pouvoit enchaîner, je n'eus pas de la semaine une minute de liberté. On imagine bien cependant qu'elle avoit reçu des lettres du Baron qui lui

donnoit des nouvelles de son voyage; comment aurois-je pu autrement modérer mon impatience d'en apprendre d'Agathe, qui sûrement avoit écrit à Julie; mais tranquille sur sa santé, je remettois chaque jour le projet d'aller à Valenciennes sans pouvoir l'exécuter. La Comtesse ne parloit plus de retourner à Vermur, et ne quittoit pas d'une minute le Vicomte, dont l'amusement étoit de jouer un piquet avec elle, ou de tuer par la fenêtre, de dessus sa chaise longue, les hirondelles qui voloient près du château. Je commençois à supporter difficilement les empressemens de la Vicomtesse, et pour avoir quelques heures de liberté, je dis que, ne pouvant me dispenser plus long-temps de m'occuper de l'arrangement de la bibliothèque du Baron, j'irois à Vermur tous les matins et ne reviendrois que pour dîner à Launoi. Il y avoit déjà deux jours que je suivois ce plan lorsque je reçus une lettre de mon ami Delmord, qui me prioit de venir dîner avec lui. Vous êtes le seul, m'écrivoit-il, avec

qui je veuille partager le plaisir que j'éprouve, parce que vous seul êtes digne de le goûter, et je suis sûr qu'il en sera un pour vous. Il avoit raison, mon ami ne pouvoit éprouver de bonheur que je ne le ressentisse, et sans deviner celui dont il vouloit parler, je montai à cheval à onze heures, après avoit fait dire par Saint-Louis que je n'irois point dîner à Launoi, et en quelques minutes je fus au presbytère.

En entrant dans le salon, la première personne qui frappa mes regards fut le capitaine Delmord, le frère du pasteur, celui à qui je devois l'existence agréable dont je jouissois à Vermur, et que j'ose croire que le lecteur n'a point oublié. Ah! dis-je à mon ami, vous aviez raison, votre bonheur est le mien, quel plaisir de vous revoir mon cher capitaine; et je me jetai dans les bras du bon marin, qui m'embrassa avec cette cordialité qui n'appartient qu'aux ames calmes et pures. Après les premiers élans de

notre mutuelle joie, le pasteur me dit : ce n'est pas seulement les deux frères qu'il faut aimer, mon cher Saint-Fal, j'ai encore à vous demander votre amitié pour un jeune homme qui nous est bien cher. — Tout ce qui vous appartient, mes dignes amis, en est assuré. — J'y compte, reprit le marin, et je serois très-fâché s'il en étoit autrement, car j'aime Alfred comme mon fils, c'est celui de ma pauvre sœur. — De madame de Jerville que nous avons perdue, ajouta le pasteur, il y a six ans, et que souvent vous m'avez vu pleurer. Mon neveu, le seul enfant qu'elle ait eu, calma cependant la douleur de sa perte. Il avoit alors dix-sept ans, il falloit songer à lui assurer un état. — J'écrivis au baron d'Entragues, et cet excellent ami, à qui je dois tout, lui fit obtenir une sous-lieutenance dans le régiment de la Reine dragons. Au moment où il me quitta mon ame fut brisée, mais il falloit m'oublier pour son avantage, je me parai d'une fermeté que je n'avois point,

et l'exhortai à se souvenir que nos ancêtres n'avoient jamais abandonné le sentier de l'honneur; il me le promit et m'a tenu parole, car il a été fait capitaine sur le champ de bataille, dans une des affaires qui ont précédé la paix. — Il a morbleu très-bien fait, dit le marin, de prendre ce moyen d'avancement, car les Delmord savent mieux se battre que solliciter. — L'un vaut mieux que l'autre, Capitaine; mais dites-moi, mes amis, si je verrai bientôt ce neveu chéri, pour qui vous faites naître d'avance mon intérêt. —Vous dînerez avec lui, reprit le Curé, mon bon George, c'étoit le nom du capitaine, me promettoit depuis longtemps de venir me voir, ce moment désiré n'arrivoit pas. — Par Sainte-Barbe, il falloit peut-être venir de Pondichéry comme on vient de Dunkerque. J'étois chargé de protéger le convoi des bâtimens de la compagnie des Indes, et grace au ciel je les ai amenés sains et saufs à Lorient : de là j'ai ramené mon vaisseau à Brest. Une fois maître de

mon temps, je n'ai pas perdu une minute, et sans écrire, car les lettres ne sont bonnes à rien, j'ai quitté le port et ai rejoint Alfred à Caen, où il étoit en quartier. Comme je savois que son régiment devoit venir en garnison à Valenciennes, j'espérois bien que je pourrois obtenir de l'amener dans cette ville. Son colonel y a consenti, et nous voilà à flancétrier, galopant jusqu'ici, où nous sommes arrivés hier au soir. — Et ce bonheur inattendu a pensé me faire mourir de joie et de surprise. — Bah! c'est que vous êtes foible comme une femme, pour un saint prêtre ce n'est pas trop bien. — La religion ordonne-t-elle d'être insensible? heureusement les saisissemens de joie ne sont point à craindre, et aujourd'hui je me sens rajeuni de dix ans. En effet, la plus douce satisfaction brilloit sur le front vénérable de mon ami. Il est longtemps Alfred, dit le Capitaine en s'approchant d'une croisée qui donnoit sur la cour, j'ai une faim d'enragé. — Il ne tardera sûrement pas

à rentrer, il est allé chercher son jeune ami Robert qui peut-être le fait attendre. Me rappelant que le Baron m'avoit dit que le fils du Major étoit dans la Reine dragons, je demandai si c'étoit de lui dont il étoit question. — Oui, il y a un an qu'il sert dans la compagnie de mon neveu, où il est sous-lieutenant, Alfred m'a écrit plusieurs fois que c'étoit un très-aimable jeune homme, il paroît qu'il sont amis. Robert a fait le voyage avec mon frère et Jerville, et je l'attends à dîner. A ce moment on frappa, et le capitaine Delmord dit, ce sont eux.

CHAPITRE V.

Deux nouveaux personnages.

En voyant entrer les deux amis, mon coeur vola d'abord vers celui qu'à ma grande satisfaction le Pasteur me présenta comme son neveu. Pour Robert, quand il auroit été le parent de mes amis, il n'auroit pu obtenir de moi la moindre affection. Sa figure régulière, mais dure, me déplut souverainement. Beaucoup mieux que son père, il avoit cependant le même caractère de physionomie, seulement on voyoit qu'il ne prenoit pas, ainsi que lui, la peine de déguiser ou de faire taire ses passions, pour qu'elles ne nuisissent point à ses intérêts, et ses sourcils noirs et épais, en se rapprochant,

exprimoient la colère qui habituellement agitoit son ame. Quel contraste avec Jerville. Il faudroit la délicatesse du pinceau d'une femme pour faire le portrait de ce jeune homme aimable ; ayant en ma possession une lettre de Julie, où il se trouve tracé, je me garderai bien d'essayer à le peindre, et copierai dans peu la lettre dont je parle, que de bien douloureuses circonstances ont fait tomber dans mes mains.

Alfred qui d'abord n'avoit répondu à mes avances qu'avec une aimable politesse, se laissant enfin entraîner aux charmes qui nous attiroient l'un vers l'autre, me traita en ami. J'en ressentis une joie extrême. Personne après Agathe ne m'avoit inspiré un plus vif intérêt que ce jeune homme : jusqu'à ce jour mon cœur n'en avoit point trouvé dans lequel il pût verser ses peines. Celui de Jerville me parut digne d'en entendre le récit. Son régiment devoit passer au moins 2 ans

à Valenciennes. Pendant ce temps je l'éprouverai, me disois-je, s'il ne trompe point l'idée avantageuse que dès le premier moment il me fait concevoir, il deviendra mon ami, le confident de mes plus secrettes pensées ; et l'espérance de ce nouveau bien, dont hélas ! je ne devois pas jouir, communiqua à toute ma personne un air de gaîté qui me mit encore mieux à l'unisson avec Alfred. Personne ainsi que lui ne savoit allier ce sentiment des ames innocentes et heureuses à une sensibilité brûlante. Aussi voyoit-on subitement ses yeux qui l'instant d'avant brilloient des feux de la joie s'humecter des larmes de la pitié, et l'être le plus froid eût connu la touchante humanité en entendant Alfred peindre les malheurs des humains qu'il eût voulu rendre tous heureux au prix de son bonheur même. On parla de M. d'Entragues, que le capitaine étoit désolé de ne pas trouver en Flandre. M. Delmord en fit le

plus grand éloge ; car sa reconnoissance pour le Baron ne lui laissoit envisager que ses bonnes qualités. Oui, dit Robert, il est fort obligeant ; c'est, on assure, par ostentation ; mais cela importe peu à ceux à qui il rend service ; car on sait que les hommes ne font jamais rien que par intérêt, et on doit remercier le hasard quand pour leur intérêt ils nous servent au lieu de nous dévorer..... — Ah ! Robert, toujours le même, reprit Alfred ; pourquoi vouloir vous singulariser par des opinions qui dans le fond ne sont pas les vôtres. Vous êtes le meilleur enfant du monde, et on vous croiroit méchant. — Non, je ne le suis pas, mais juste. — C'est par ce sentiment que nous devons aimer sans le connoître le baron d'Entragues, à qui nous sommes redevables de notre état, et je suis désolé de ne pouvoir lui témoigner, aussi promptement que je le desirois, combien je sens ses bontés pour moi. — Avant six semaines il sera dans ce pays, dis-je à Jerville. —

Je me fais un grand plaisir de le voir. Sa fille est avec lui? — Oui. — On la dit charmante. — Adorable, si l'on en croit ma sœur; car Julie est comme toutes les femmes qui font toujours des divinités de leurs amies, qu'au fond du cœur elles détestent. — Mademoiselle Delcroix est incapable de feindre un sentiment qu'elle n'auroit pas, et je crois d'ailleurs qu'il seroit impossible de voir mademoiselle d'Entragues sans l'aimer. Oh! impossible! reprit le pasteur; c'est un ange de beauté, d'esprit et de bonté, et je me trouve heureux que mes soixante ans et mes vœux me permettent de l'admirer sans danger pour ma raison. Comme j'aimois M. Delmord pour les éloges qu'il donnoit à l'idole de mon ame! je me gardai bien de l'interrompre : il se mit à raconter, avec le feu d'un jeune homme, toute l'aventure de Fanchette.

Jerville suivoit son oncle des yeux et paroissoit chercher à lire

dans ses regards chaque phrase avant qu'elle fût achevée. Son émotion étôit si vive, que lorsque le pasteur eut fini de parler, il ne put, pendant quelque temps, recouvrer la faculté de s'exprimer. Eh bien ! le voilà, dit Robert, je crois qu'il va pleurer ; cependant il n'y a rien de si beau à cela, qu'est-ce ? une femme riche qui donne quelque peu d'or, et qui est indulgente pour obtenir par la suite l'indulgence dont chaque individu de ce sexe sent qu'il peut avoir besoin. Mon sang bouillonnoit, et j'avois un vif desir d'apprendre à ce jeune homme à respecter ce que je connoissois de plus respectable au monde ; mais je pensai qu'il étoit le frère de Julie et je me tus. Si j'eusse dit un mot il eût été si piquant que certainement un duel en eût été la suite ; mais de ce moment j'eus autant d'antipathie pour Robert que j'aimai Alfred.

CHAPITRE VI.

J'ai un ami.

En sortant de table on descendit dans le jardin. Alfred, qui étoit presqu'aussi mécontent que moi de Robert, le laissa avec le capitaine, et me prenant par le bras, nous causâmes avec la même effusion de cœur que si nous nous étions connus depuis long-temps. Il me parla avec une tendre vénération de ses oncles et surtout du pasteur qu'il paroissoit aimer comme un père. — Vous ne pouvez, Saint-Fal, car j'espère que vous voulez bien que toutes cérémonies soient bannies entre nous, vous faire une juste idée du bonheur que je me fais de passer quelque temps auprès de lui, et de le payer par ma tendresse de tout ce qu'il a fait pour moi. Je

ne desire de fortune qu'afin de lui rendre dans sa vieillesse le bonheur dont il m'a fait jouir dans mon enfance. Mon père qui mourut lorsque je n'avois que deux ans n'étoit pas riche; un beau nom faisoit presque tout mon héritage, et malgré que ma mère tînt, par elle et par son mari, aux meilleures maisons de la province, elle eût eu une existence fort peu agréable sans les soins de son frère : aussi tant qu'elle vécut, quelques persécutions que mon oncle eût à souffrir de son évêque, il ne voulut point quitter Amboise : il employoit ses revenus à donner à ma mère tout ce qui peut rendre la vie heureuse, et à me procurer une éducation soignée. C'est encore à lui à qui je dois mon état : ainsi vous voyez qu'il a fait plus pour moi que s'il m'eût donné le jour. Aussi je le répète, je ne desire rien plus vivement que de faire son bonheur. J'assurai Jerville qu'avec de tels sentimens il seroit certainement heureux, parce que tous les êtres vertueux méritoient

de l'être. Hélas ! pourquoi mon pronostic ne s'est-il pas vérifié...... Nous parlâmes ensuite de choses indifférentes. Je lui demandai s'il avoit vu la sœur de M. Delcroix. — Pas encore, je n'ai pas osé lui faire une visite ce matin. — Eh bien ! il faut aller chez elle cet après-dîner ; c'est la seule femme que je connoisse qui plaise sans beauté ; son ame lui en tient lieu. Robert s'étoit rapproché de nous. Jerville lui demanda s'il vouloit le présenter à sa sœur. — Très-volontiers, et sans crainte, car la pauvre enfant est si laide que certe elle ne fera tourner la tête à personne. Sa bonté, dis-je, vaut mieux qu'une jolie figure. — C'est comme on veut ; mais moi qui suis de l'avis des Turcs, je trouve que la beauté dans une femme est l'essentiel. Nous demandâmes au pasteur s'il viendroit avec nous. Il étoit retenu par les soins de son ministère et ne put nous accompagner. Le capitaine fut des nôtres. Nous trouvâmes Julie seule. Elle lisoit une lettre avec une

grande émotion. Son frère lui demanda si c'étoit un billet doux. Non, dit-elle, mais beaucoup mieux puisque c'est de mon amie ; et effectivement cette lettre étoit d'Agathe. La mauvaise plaisanterie de Robert, qui ne parloit jamais que pour dire des choses dures et mordantes, dérangea entièrement les formules du cérémonial d'une première visite ; il continua à faire enrager Julie. Jerville prit son parti, et à peine mademoiselle Delcroix et Alfred se connoissoient-ils, qu'il y eut entr'eux plus d'union et d'amitié qu'il n'en exista jamais entre cette intéressante personne et un frère indigne du bonheur de posséder l'attachement d'un être aussi parfait que Julie.

Robert qui ne pouvoit se défendre de l'ascendant que Jerville, sans le vouloir, prenoit sur tout ce qui le connoissoit, et n'osoit point se livrer entierement avec lui à son caractère, se trouvant mal à l'aise au milieu de nous, prit, pour nous

quitter, le prétexte qu'il falloit qu'il allât rejoindre son père chez la femme du commandant de la place et sortit. Le reste de la soirée se passa très-agréablement. Jerville montra autant d'esprit que de graces. Nous fîmes de la musique : Alfred étoit de la première force ; Julie chanta un duo avec lui, et je trouvai que sa jolie voix n'avoit jamais eu autant d'expression. Enfin il fallut se résoudre à se séparer et nous en eûmes tous autant de regret que si les liens du sang nous eussent unis. Jerville de ce jour fut l'ami de Julie, et ce sentiment qui ne pouvoit prendre en lui le caractère de l'amour dura jusqu'à sa mort. Pour le capitaine, il se déclara l'adorateur de Julie, et pendant le trajet qui se trouve de la maison du major au presbytère, où nous ramenâmes M. Delmord, il ne fit que parler d'elle, dit qu'il la préféroit infiniment à toutes les jolies femmes qu'il avoit rencontrées, qui n'étoient pour la plupart que des poupées à ressort. Jerville

vint me reconduire jusqu'auprès de Launoi, et nous convînmes que le lendemain j'irois les prendre après-dîner, lui et MM. Delmord, pour faire une visite aux maîtres du château.

Les éloges que je fis pendant le souper du charmant Alfred enflammèrent l'imagination de la vicomtesse, et lorsqu'elle descendit le lendemain à l'heure du dîner, je m'aperçus à la recherche de sa toilette qu'elle avoit des projets. Je dois avouer à ma honte, car je me suis promis à moi-même de ne rien déguiser dans ces mémoires, que je desirai qu'elle réussît à plaire à Alfred. J'avois envain essayé si les plaisirs pourroient faire taire mon cœur. La douleur, les regrets me suivoient dans les bras de la vicomtesse. Renoncer à des biens que je ne devois jamais goûter avec Agathe, me paroissoit moins pénible que de dire à un autre, je vous aime. Je calculois donc que si madame de Launoi s'attachoit à Alfred elle ne

penseroit plus à moi et que je pourrois rompre sans danger avec elle; que si Alfred l'aimoit il n'aimeroit pas Agathe : ainsi les passions rendent peu délicats les hommes qui sans elles le seroient le plus.

Je pris la calèche de la vicomtesse pour aller chercher mes amis Delmord et Jerville. Venir, paroître et vaincre ne fut pour lui que l'affaire d'un instant. Soit que madame de Launoi eût jugé que sa marche ordinaire ne réussiroit point avec Alfred, dont il étoit facile de deviner promptement le caractère, soit que pour la première fois elle sentît les traits de l'amour, elle changea de conduite, parut réservée, timide; et bientôt Alfred se croyant aimé se persuada qu'il étoit vraiment amoureux de la vicomtesse, et se désespéra des rigueurs de celle qui brûloit du desir de couronner ses feux. Le major avoit amené Robert à Launoi; mais la vicomtesse n'y avoit fait aucune attention, ce qui piqua également le

père et le fils, et inspira à Robert plus d'envie contre Alfred qu'il n'avoit jusques-là eu d'amitié pour ce jeune homme. La grosse comtesse, qui ne pouvoit apprécier le genre de mérite de Jerville, honora Robert de toute son attention. Le vicomte, qui commençoit à se rétablir, en eût été jaloux s'il eût pu l'être d'un chasseur aussi habile que l'étoit, disoit-on, le jeune Delcroix ; il fit avec lui des projets de chasse, et il se forma pour Robert et Alfred deux partis bien distincts dans notre société.

Quelqu'adoucissement que la présence de l'aimable Jerville apportât au chagrin que me causoit l'absence d'Agathe, je trouvois les instans bien longs et devançois par mes vœux ceux où je la reverrois. Parler d'elle étoit mon unique bonheur, et le sentiment qu'un instituteur a toujours pour son élève pouvant rendre simple mon enthousiasme, je m'y livrois sans craindre les malignes interprétations. Jerville m'é-

coutoit avec intérêt, mais ne pouvoit croire qu'Agathe fût plus aimable, plus jolie que la vicomtesse. Julie étoit alors la seule qui pût m'entendre, aussi je passois près d'elle tous les instans qu'Alfred consacroit à madame de Launoi; nos cœurs étoient remplis du même sentiment pour mademoiselle d'Entragues; l'un ne disoit rien que l'autre ne pensât.

C'est vers ce temps que Julie qui ne trouvoit à Jerville d'autre tort que celui de s'occuper de madame de Launoi, écrivit à Agathe la lettre dont j'ai parlé, et que je vais transcrire, ainsi que la réponse de mademoiselle d'Entragues.

Lettre de Julie à Agathe.

Valenciennes, le 20 juin 1766.

« Me diras-tu, mon amie, ce que le temps a fait de ses ailes; les jours ne finissent plus, tandis que ceux que nous passions ensemble s'écou-

loient trop rapidement. Je ne sais comment échapper à l'ennui que j'éprouve. Ton Élisée est le seul lieu où je me trouve bien : là, je suis toute à ta pensée, rien ne cherche à me distraire de toi et la bonne Madelaine, par son attachement pour mon Agathe que je lis dans tous ses gestes, dans toute sa personne, vaut mieux pour moi que la plus brillante société : aussi je ne passe pas un jour sans me rendre dans notre chère retraite. Je dessine les mêmes points de vue que tu as dessinés; lis les livres que nous lisions ensemble ; chante les romances que tu aimois, et me crois moins seule. Cependant que sont ces dédommagemens auprès du bonheur de te voir! reviens donc bien vite. Ta dernière est si courte que je n'y ai pas trouvé la moitié de ce que j'y cherchois. Mon Dieu, ne sentirois-tu pas comme moi les peines de l'absence, m'aimerois-tu moins que je ne t'aime ? si je le croyois, je mourrois de douleur ; songe que toi seule m'attaches à la vie. Robert

est arrivé. Le souvenir de ce qu'il étoit dans son enfance ne devoit pas me donner l'espérance de trouver en lui ce que je demanderois dans mon frère. Cependant il pouvoit avoir changé : un enfant mutin devient quelquefois un homme intéressant. Mon père, qui, comme tu sais, n'a jamais manqué à faire chaque année un voyage pour voir son fils, en faisoit un portrait si flatteur que j'espérois le trouver tout autre de ce que je l'avois vu. Eh bien! il est toujours le même, ou pour mieux dire il est moins bien. Tous les défauts qu'il montroit dans ses premières années se sont développés; sa belle figure, sa taille élevée, car il est au moins grand comme ton père; son esprit, son instruction ne remplacent pas à mes yeux ce que la nature lui a refusé du côté du cœur. Tu ne peux te faire d'idée combien il est insensible; il traite de foiblesse, d'enfantillage tous les sentimens tendres, et ne voit dans les femmes que les très-humbles servantes de son

sexe. Privées de la beauté, nous ne sommes bonnes, suivant lui, qu'à présider aux détails du ménage : aussi n'étant que sa sœur, et n'ayant reçu de la nature aucuns de ces charmes précieux que tu possèdes tous, Robert ne me trouve utile dans le monde qu'autant que je raccommoderai son linge. Tu es la seule à qui j'ose confier mes peines à ce sujet ; le ciel me préserve de laisser apercevoir à personne combien je suis peu contente de celui qui devroit être mon ami, et j'ose croire qu'on ne le devinera point par ma conduite à son égard. Rien ne peut donner le droit de transiger avec ses devoirs. Heureux si on n'en a à remplir qu'envers des êtres dignes d'amour, pour toujours infortuné si on ne peut les chérir ! Voilà le sort qui attend ta Julie, et je te le dis pour te prouver que ta tendresse seule aura le pouvoir de me consoler ; m'aimer est donc une preuve de plus de la générosité qui fait la base de ton caractère.

» Oh! Agathe, pourquoi Robert ne ressemble-t-il pas à Alfred! Mais regarde la force de l'habitude; parce que je connois Alfred, je me figure qu'il ne devroit pas t'être inconnu. J'ai envie de te faire son portrait; je me souviens que Saint-Fal vouloit que nous nous exerçassions à ce genre de littérature. Voici une belle occasion de prouver à notre aimable maître ma soumission, à condition toutefois qu'il ne verra pas celui-ci qui n'est que pour toi, parce que toi seule sentiras que le désir d'être un peintre fidèle m'a engagée à dire autant de bien d'un jeune homme que je connois à peine depuis quinze jours. »

Portrait d'Alfred.

» Alfred n'a pas encore atteint son cinquième lustre et les roses de la jeunesse colorent son teint qui cependant n'a pas la blancheur de celui du Vicomte; car Alfred a combattu d'autres ennemis que les timides habitans des forêts : il a la

taille d'Alexandre dont, dit-on, il a la bravoure; heureusement il n'est pas roi et il n'ira pas porter si loin son humeur inquiète. Cependant ne va pas te figurer Alfred un de ces héros dont l'humeur altière ne s'abaisse jamais à sourire aux pauvres humains. La noble assurance qui brille dans ses beaux yeux se tempère auprès des femmes par une douce gaîté; il sait pleurer sur les peines de ses semblables, et l'on ne peut raconter devant lui un trait de vertu sans qu'il n'en soit attendri. La sensibilité, l'esprit, se peignent sur son front, dont la forme régulière donne à sa figure, plus agréable que belle, une noblesse infinie. Je n'ai jamais vu à personne une plus jolie bouche, de si belles dents, et tes yeux, tes cheveux sont les seuls qu'on puisse comparer aux siens, dont ils ont la couleur : en vérité je crois que c'est là ce qui fait que j'éprouve du plaisir à le regarder; et puis c'est qu'il y a dans sa physionomie une expression qui attire vers lui involontairement, et on ne peut

le voir sans désirer d'être ou sa sœur ou son amie.

» Ce bonheur n'est pas fait pour moi ; il n'existera jamais aucuns liens entre Julie et Alfred, la Vicomtesse s'en est déjà emparée ! Cependant il me témoigne de l'amitié et a pris l'habitude de venir chez moi chaque jour. Excepté avec toi, je n'ai jamais causé avec personne comme avec lui : il a dans sa manière de s'exprimer tout le charme qui n'appartient qu'à notre sexe, et les heures se passent près d'Alfred comme des minutes...... Agathe, j'ai beaucoup d'empressement que tu le connoisses pour savoir si tu trouveras que je peins avec exactitude; surtout n'oublie point que l'amour de la vérité a seul conduit ma plume. Pour tout autre que pour toi ma lettre ne partiroit pas, je craindrois.... Mais toi, tu me connois bien, et tu sais que je ne puis aimer que mon Agathe ! »

Cette lettre étoit beaucoup plus

longue. La bonne Julie qui se cachoit à elle-même la cause de l'intérêt que lui inspiroit Alfred, après avoir parlé encore quelque temps de celui qu'elle eût adoré s'il eût pu répondre à sa tendresse, finissoit par apprendre à Agathe qui étoit Alfred; il faut en convenir elle ne l'avoit point flatté: mais comme ce ne seroit qu'une répétition, je ne mettrai point ici la fin de sa lettre. Agathe lui répondit fort exactement.

Lettre d'Agathe à Julie.

Spa, le 30 juin 1766.

« Qui a pu, ma pauvre enfant, te faire croire que je t'aimois moins que tu ne m'aimes, que je ne m'ennuyois point de notre séparation? comme avec ton air calme et doux tu as l'imagination vive! Ne me connois-tu plus, ne sais-tu pas que mon cœur est incapable d'oublier jamais tes preuves d'attachement. Une fois pour tout, compte sur

moi comme je compte sur toi, et ne t'inquiète point si des devoirs, des occupations dont on ne peut se dispenser, puisqu'il faut vivre dans la société, m'empêchent de t'exprimer ma tendresse. Ce n'est point dans les mots qu'elle réside, mais au fond de l'ame, et rien ne t'enlèvera le pouvoir que tu as sur la mienne ; ainsi plus de querelles, plus de reproches, car j'imaginerois que tu doutes de ma bonne foi et t'en voudrois mortellement d'une semblable injure.

» Je te plains sincèrement d'être destinée à ne rencontrer dans ta famille que des êtres incapables de t'apprécier. Ton frère me déplaît au dernier point sans le connoître. Quoi ! nous regarder comme des esclaves, nous qui commandons si facilement à tous les hommes. Ah! que je voudrois bien qu'il affichât une semblable maxime devant la tyrannique Vicomtesse, cela feroit des querelles admirables et qui me réjouiroient au dernier point. A propos comment

sont-ils ensemble, pour vouloir subjuguer l'*incomparable Alfred* ? ce n'est pas une raison pour ne pas préparer des fers à Robert, car cette femme voudroit mettre l'univers à ses pieds.

» Quelque peu satisfaite que tu le sois de ton frère, je ne puis te plaindre de n'être pas unie par les liens du sang avec Jerville. Mais chut. . . . . ! Il ne faut rien dire de plus, car tu prendrois ton petit air boudeur, et je ne serois pas là pour t'appaiser par un baiser. Je garde donc toutes mes conjectures pour l'instant où nous serons réunies. Conviens seulement qu'il est plaisant que celle qui défioit l'amour ait été plutôt soumise, que celle qui désire ressentir sa puissance. Oui, Julie, je ne m'en cache point, je désire vivement aimer et l'être. Ce souhait est-il extraordinaire à plus de dix-huit ans ....? Il me semble que l'amour seul peut remplir ce vide fatigant que je trouve dans toute la nature. Mais,

envain depuis deux ans je cherche un être qui réponde à l'idée que je me forme de celui auquel je veux lier à jamais mon existence. Aucun ne me paroît digne de moi. Tu as mis de la prudence en laissant percer l'intérêt que t'inspire Jerville, car son portrait auroit pu me faire désirer de le connoître ; au lieu que, je te jure que je n'en ai aucun empressement. Il sera mon ami et rien de plus.

» Tu veux que je te dise ce que je fais dans cette ville ; mon dieu, je n'y fais rien. Notre séjour chez le prince de Liége a été plus agréable que le temps que nous passons ici. Du bruit, de jolies marionnettes, voilà tout ce que j'entends et ce que je vois. En vérité avec leurs propos vagues, leurs complimens ridiculement passionnés, ils ne valent pas mon Philosophe et ses graves entretiens, où au moins l'esprit et le cœur trouvent à gagner. Ce pauvre St.-Fal, je m'ennuie de ne le point voir, il m'aime comme je voudrois

l'être par mon père, et jamais je ne m'en séparerai. Est-il bien avec Alfred ? en général il n'aime point les jeunes gens. Pour moi leurs graces, leurs manières me plaisent, mais je n'ai jusques ici rien trouvé de plus en eux.

» Ma bonne, qui tout en se plaignant de la fatigue, s'amuse infiniment plus que moi des fêtes qui se succèdent ici, est enchantée des éloges qu'on me prodigue, et tout duc ou cordon bleu qui me dit que je suis belle, lui paroît le héros que je dois subjuguer; subjuguer! à la bonne heure, mais l'être c'est autre chose, des titres, de la fortune, ne me suffisent pas. Tu connois ma chimère : un gentilhomme pauvre, que par mes grands biens je puisse conduire à tout est ce que je désire rencontrer; et je trouve que Mademoiselle, dont je lis dans ce moment les mémoires, avoit raison en voulant élever son époux plutôt que de l'être par lui.

« Mon père qui a trouvé le duc

de N*** en arrivant à Spa, et qui m'a dit en confidence qu'il en étoit très-content, est de la meilleure humeur du monde. Si des témoignages extérieurs de tendresse pouvoient me suffire, je serois trop heureuse, mais je ne possède pas son cœur, et ne le posséderai jamais . . . . Tu sais combien cela m'afflige, car ma fantaisie est d'être aimée par dessus tout, voilà pourquoi, toi et St.-Fal, vous m'êtes si chers. Que M. de Jerville n'aille pas se figurer que je lui permettrai d'être préféré à moi ; s'il avoit cette prétention, je lui apprendrois que Julie m'appartient avant tout et pour la vie, comme je suis à elle à jamais. »

CHAPITRE VII.

Le retour d'Agathe est enfin annoncé.

TANDIS que les amies, trompant l'absence, se communiquoient leurs plus secrètes pensées, ou du moins celles qu'elles vouloient s'avouer à elles-mêmes; Jerville, le confiant et tendre Jerville, éprouvoit l'amour le plus ardent pour la femme la moins digne de l'inspirer, et se plaignoit à moi, pour qui il avoit conçu la plus sincère amitié, du peu de progrès qu'il faisoit auprès d'elle. J'eusse pu le rassurer, mais je me contentois de ne rien dire, et c'étoit déjà avoir assez de tort, puisque mon intérêt person-

nel, et non la discrétion, m'empêchoit de montrer à mon ami le piége où il alloit tomber; mille fois j'étois tenté de parler, et ce vil motif me retenoit. Cependant j'aimois Alfred plus que je n'avois jamais aimé aucun homme; et Agathe seule pouvoit obtenir dans mon cœur la préférence sur Jerville, dont chaque jour m'apprenoit à connoître les exellentes qualités de son esprit; sa figure intéressante m'avoit prévenu en sa faveur, mais il falloit avoir vécu quelque temps en société avec lui pour l'apprécier. Je me plais à répéter son éloge; et après de longues et bien douloureuses années, j'aime à conserver le souvenir des vertus de mon ami : non, personne ne sut réunir comme Alfred la douceur à la vivacité, la sensibilité à la gaîté. Personne ne fut jamais aussi généreux, aussi obligeant. Son ami avoit-il besoin de lui, il oublioit tout pour le servir, et ne comptoit ni peine, ni fatigues s'il y parvenoit. L'exaltation de son esprit et de son cœur étoient peut-être

le seul défaut qu'on eût pu lui reprocher, mais j'aimois à retrouver dans sa jeunesse le tableau de la mienne. Je croyois encore, en entendant ses brillantes chimères, rêver le bonheur comme au printems de ma vie. Son amour pour ses semblables, sa haute idée de leur vertus, ses transports à la vue d'une belle campagne, surtout si elle étoit animée par une scène champêtre, n'étoient peut-être que des illusions, mais c'étoit au moins celle d'une ame angélique. Oui, Jerville étoit plus fait pour le séjour où tout n'est qu'amour et vertus, que pour celui où l'infortune naît des vices, des fautes, ou des torts de la société.

Qu'on n'aille pas imaginer cependant que traçant un portrait de fantaisie je veuille peindre un héros parfait; mon Alfred ne l'étoit point. Il avoit des passions, mais ce n'étoient que celles qui peuvent germer dans les cœurs les plus nobles. La nature l'avoit formé pour éprouver et faire ressentir toute la puis-

sance de l'amour qu'il regardoit comme la source de toute la félicité humaine. Il brûloit de l'ardeur de la gloire, et s'animoit d'un feu inexprimable à l'idée seule d'un combat. Vraiment fier, et non orgueilleux, il vouloit parvenir par ses vertus. Bouillant, impatient, il eût été violent s'il n'eût pas su commander à son caractère. Tel étoit Jerville lorsque je le connus, comment ne pas l'aimer. Aussi Julie, digne de le juger, l'aimoit d'un sentiment qu'elle n'avoit point encore éprouvé, et si c'étoit de l'amour, c'étoit celui qui conviendroit aux esprits célestes, car je suis bien assuré que jamais aucunes espérances, aucuns projets n'y furent joints. C'étoit donc de très-bonne foi qu'elle répondoit à Agathe qu'elle n'avoit point d'amour pour Jerville.

La légère Vicomtesse qui, jusqu'à ce jour, s'étoit ri de ce dieu dont elle n'avoit connu que le flambeau et les ailes, avoit enfin été percée de ses flèches, et Jerville lui avoit

appris qu'elle avoit un cœur. Je m'étois aperçu du changement qui s'étoit fait en elle, quelques soins qu'elle prît pour me le cacher. La seule chose qui m'eût étonné, si je l'eusse moins bien connue, c'étoit de lui voir mettre les plus grands soins pour me conserver; mais je l'ai déjà dit; son bonheur étoit de compter de nombreux esclaves. Malheureusement pour elle je ne voulois pas en grossir plus long-temps le nombre, et je dérangeai son plan.

Le Vicomte étoit rétabli et avoit même déjà chassé avec Robert. L'on attendoit la semaine suivante le Baron et sa fille : il n'y avoit donc plus de raisons pour que la Comtesse restât à Launoi. Aussi étions-nous retournés à Vermur. La Vicomtesse, peu fâchée de notre départ, m'avoit pourtant fait promettre que je viendrois la voir souvent. Je fus trois à quatre jours sans aller chez elle, pendant lesquels je sus de Jerville, qui venoit exactement à Vermur chaque soir en sortant de Launoi,

qu'il avoit enfin obtenu un aveu de la divine Hortense. Je l'en félicitai et ne pus me défendre de rire en moi-même du prix qu'il mettoit à la chose du monde qui en avoit le moins.

La bibliothèque du Baron étant entièrement rangée, grace à mon ami Delmord, qui m'avoit aidé dans ce soin, je me rendis le lendemain à Launoi. Je demandai la Vicomtesse. — Madame est dans les bosquets, me dit son valet-de-chambre. Je descendis dans le jardin, et après avoir traversé le parterre, je gagnai par une allée de peupliers, un massif qui ombrageoit l'entrée d'un kiosque, où je savois que la Vicomtesse se plaisoit infiniment. En entrant sous les arbres j'entendis sa voix et celle de Jerville. La porte du cabinet étoit ouverte. Je m'arrête, regarde et aperçois Alfred aux pieds de la Vicomtesse, dont il baise la main avec feu; par pitié, disoit-elle, calmez ces transports, ils m'ôtent le peu de raison qui me reste.

Contentez-vous, cruel, de savoir que je vous aime.—C'est vous, Hortense, qui êtes cruelle, vous voulez ma mort, et je jure que je ne me relèverai point que vous n'ayez consenti à assurer mon bonheur. — Quoi, vous voudriez . . . . . . il la pressa de lui répondre. Elle hésita, et dit enfin : Eh bien, Alfred, amant trop adoré, trouvez le moyen d'aujourd'hui en huit de parvenir ici à minuit, je vous promets d'y être. Rien n'étoit plus positif, et j'en avois entendu assez pour être autorisé à rompre avec elle. Aussi, sans en écouter davantage, je gagnai une petite grille qui donnoit du jardin anglois dans la prairie, la traversai, et ayant appelé Pierre, qui étoit près du canal, il m'amena un bateau, et je me retrouvai dans le parc de Vermur, enchanté d'avoir perdu ma maîtresse. Jamais on n'avoit montré autant de philosophie ; comme j'allois entrer dans les jardins je rencontrai la Comtesse, le Major, son fils et mes amis Delmord. Nous avons des nouvelles, me dit

madame d'Entragues, voilà une lettre pour vous. Elle étoit du Baron, je la pris avec empressement et rompis le cachet. Toutes celles qu'il m'avoit écrites depuis son séjour à Spa étoient charmantes, mais celle ci me le parut mille fois davantage; car elle annonçoit son retour pour le samedi prochain et nous étions au jeudi. Ils arrivent, dis-je. — Je le sais, mon *ami*; *mais c'est que*, *quoique* cela ajoute à l'embarras qui est toujours assez grand dans une maison comme celle-ci, il faudroit bien les bien recevoir, mon *ami*. — Oh! nous y sommes tous disposés, dit le Pasteur. C'est bien malheureux, reprit le Capitaine, qui étoit enchanté de l'espérance de revoir bientôt le Baron, que je n'aie pas ma frégate ici, car je leur donnerois sur mon bord une fête charmante. Nous ferons des vers sur leur retour, dit Robert, et je me charge d'un couplet pour cette Agathe qu'on prétend être une huitième merveille. — Vous ne la connoissez pas, Monsieur, dis-je avec humeur.

— Elle est belle ; et tout est connu pour une femme, quand on sait qu'elle est d'une figure agréable. — Oui, oui, dit son père, et puis il n'y a jamais d'inconvéniens à louer avec excès les grands, les dieux et les belles. Ainsi, Robert, exerce ton esprit.

On décida qu'on iroit au-devant de M. et de mademoiselle d'Entragues, qu'on rameneroit en triomphe au château, où une petite fête les attendroit. Jerville arriva de Launoi au moment où ses oncles alloient nous quitter. On lui fit part du retour du Baron. La reconnoissance qu'il lui devoit, et l'amitié que messieurs Delmord avoient pour M. d'Entragues furent des motifs pour lui d'en être bien aise. Mais je remarquai qu'il n'avoit pas le moindre empressement de connoître Agathe, et mon lâche cœur s'en réjouit, je me flattois qu'il ne l'aimeroit point . . . . et heureux dans ma trompeuse sécurité je passai une nuit délicieuse.

Dès le matin j'allai chez la bonne Fanchette, afin de la prévenir de l'arrivée de sa bienfaitrice : j'avois donné rendez-vous chez elle à Jerville, en l'engageant à y conduire Julie, qu'il étoit convenu d'aller prendre chez elle pour venir passer la journée à Vermur. Ils ne tardèrent point à arriver chez la femme de Thomas. C'étoit la première fois qu'Alfred voyoit cette famille ; en pensant que l'ordre, la paix, le bonheur qui régnoient dans cette maison étoient dus aux amies, il éprouva une grande émotion ; il embrassa avec affection Louis, qui étoit déjà un petit personnage, et lui fit présent d'une jolie montre de chasse : ce don, lui dit-il, a bien peu de valeur auprès de ce que tu dois à deux anges tutélaires ; mais garde-le pour te souvenir d'un homme qui envie le bonheur de celles qui ont été tes bienfaitrices. Fanchette, touchée de la générosité de cet aimable jeune homme, lui promit pour son fils qu'il conserveroit toujours le présent qu'il lui faisoit, et

elle nous engagea à déjeuner chez elle. Oui, dit Jerville, à condition que vous et le bon Thomas partagerez ce repas, et que nous le ferons sous le berceau de chevre-feuille et de roses. Ce berceau avoit remplacé l'arc de triomphe qui marquoit la place où Fanchette auroit péri sans Julie. La femme de Thomas y apporta de la crême, des fruits, une galette qu'elle venoit de retirer du four, et après quelques difficultés, s'assit avec nous devant de la table de pierre sur laquelle étoient posés ces mets simples, mais délicieux. Thomas quitta l'ouvrage, et vint nous joindre ; Jerville prit Louis sur ses genoux, et Julie sa petite sœur, qu'on avoit nommée Agathe. Tableau touchant, repas charmant, tu es présent à mon souvenir. Comme Alfred et Julie furent aimables et simples dans cette matinée! oh dieu! pourquoi le malheur fut-il leur partage? . . . . Des larmes brûlantes inondent mes joues à leur souvenir. Pourquoi Jerville n'aima-t-il pas Julie? n'unit-il pas son sort au sien?

son ame seule pouvoit répondre à celle d'Alfred. Ils seroient encore heureux, et près d'eux dans cet instant, ma vieillesse ne seroit pas condamnée à l'isolement et à la douleur. Mais, vœux inutiles....... Foibles jouets de la destinée; à peine pouvons-nous disposer du présent, imaginer pour l'avenir, que nous sert de revenir sur le passé, qui s'écrit dans l'éternité en lettres ineffaçables, et n'est plus même au pouvoir de la divinité.

A l'instant dont je parle j'étois parfaitement heureux. Jerville et Julie partageoient mon contentement. Après le déjeuner nous nous promenâmes quelque temps seuls dans le verger, que les soins de Thomas et le temps avoient embelli; heureux les uns près des autres par la conformité de nos goûts, de nos pensées, nous sentîmes combien nos cœurs étoient d'accord, et ce fut ce jour même dans le verger de Thomas que nous jurâmes tous trois que rien dans la nature ne détruiroit

jamais notre amitié mutuelle, la mort seule a pu rompre ce pacte, qui fut scellé par un tendre embrassement, et les passions mêmes furent forcées de se taire au souvenir de ce doux engagement.

Nous quittâmes à regret la maison de Fanchette; mais il étoit temps de retourner à Vermur; la femme de Thomas nous promit de venir de bonne heure le lendemain au château pour se joindre aux jeunes femmes qui, vêtues de leurs habits de fête, devoient aller au-devant du Baron. Comme nous entrions dans la cour par le jardin, la voiture de madame de Launoi étoit à la grille. On pense bien que Jerville quitta ses amis pour avoir le bonheur de recevoir dans ses bras la jolie Vicomtesse au moment où elle descendoit de carrosse. Il étoit homme et jeune, cela ne pouvoit être autrement; mais Julie ne concevant point ces raisons, me dit avec chagrin: il se laisse tromper comme un autre par cette sirène . . . . . La

Vicomtesse, son cher mari, la Comtesse, mes amis Delmord et les Delcroix qui s'approchèrent de nous, m'empêchèrent de lui répondre. Madame de Launoi venoit, disoit-elle, passer la journée à Vermur; étoit-ce parce qu'elle savoit que Jerville y seroit, ou pour que l'on ne pût pas dire au Baron qu'elle n'avoit marqué aucun zèle pour la fête qui devoit célébrer son arrivée? J'ignore lequel des deux motifs la conduisoit; je ne concevois pas comment madame de Launoi pourroit allier les égards qu'elle devoit au Baron et son amour pour Jerville. Tromper un amant suranné ne me paroissoit pas le difficile, mais empêcher Alfred de s'apercevoir de son intimité avec M. d'Entragues, me sembloit impossible, et je m'amusois d'avance de l'embarras où elle seroit bientôt.

On entra dans le salon. Chacun se chargea de la partie des préparatifs qui lui convenoit le mieux. Jerville, dont l'adresse et le goût étoient extrêmes, nous fut très-

utile. Il avoit acheté tout ce qu'on avoit pu trouver d'artifice à Valenciennes, et avec Robert et le Major il les plaça de manière à faire un fort joli feu; on posa des lanternes de couleur sous une grande salle de verdure où devoit être servi le souper, et on dressa un orchestre dans le berceau voisin. Alfred, dont le corps étoit arrivé depuis huit jours à Valenciennes, obtint de son colonel, que la comtesse invita au nom du Baron, la musique de son régiment, et leur indiqua les airs qu'ils devoient faire entendre à la fin du repas, qu'un bal sans apprêt devoit suivre. La Comtesse surveilloit, c'est-à-dire selon son usage, gênoit tout le monde; moi, je distribuois les fusils aux garçons du village, et des rubans pour eux et pour leurs belles. La Vicomtesse, Julie, le Vicomte, le Capitaine et M. Delmord avoient été mettre le parterre à contribution, et les dames formoient des bouquets et des guirlandes. Le bon Capitaine choisissoit les plus belles fleurs pour les donner

à Julie, dont décidément il étoit amoureux, et la Vicomtesse en étoit réduite aux soins de son cher mari qui, sachant vivre, étoit toujours prêt à être l'attentif de sa femme quand elle n'en avoit pas d'autre. Cependant cela ennuyoit assez madame de Launoi; n'ayant rien de mieux à faire, car elle ne pouvoit décemment suivre Jerville dans le jardin, elle vint me chercher dans la bibliothèque où j'étois monté pour donner un dernier coup-d'œil: en la voyant entrer avec un air aussi gracieux que doux, je devinai son projet, et ris en moi-même de la leçon que je lui préparois. Je ne me dérangeai point de la table où j'étois à relire les catalogues que Saint-Louis venoit d'apporter de chez un imprimeur de Valenciennes; elle s'approcha de moi, et me posant la main sur l'épaule:

LA VICOMTESSE.

Vous êtes bien occupé, philosophe.

MOI.

On ne peut davantage.

LA VICOMTESSE.

Quoi! rien ne pourroit vous distraire de ce travail?

MOI.

Il faut que je vérifie si on n'a pas laissé d'erreurs dans ces catalogues.

LA VICOMTESSE.

Je pourrois vous aider.

MOI.

C'est un ouvrage trop fastidieux pour une jolie femme, il vaut mieux que vous continuiez à tresser des guirlandes de fleurs. Vous êtes fort habile à former ces chaînes qui ont le double mérite d'être agréables et faciles à rompre . . . . . .

LA VICOMTESSE *me regardant fixement.*

Saint-Fal, de la raillerie.

MOI.

Non, mais la vérité !

LA VICOMTESSE.

La vérité ! quoi, mon ami, vous croyez que je veux rompre nos nœuds ! . . . . . .

MOI.

Ce n'est pas là ce que je dis ; mais que je suis bien aise qu'il soit possible de les briser.

LA VICOMTESSE.

Seroit-il vrai, Saint-Fal ne m'aimeroit-il plus ? quand je m'échappe pour venir l'assurer de ma tendresse, il me traite avec cette froideur ;

pourquoi hier avoir quitté Launoi sans me voir ?

MOI.

Je vous ai vue.

LA VICOMTESSE *impatientée.*

Me donnerez-vous, Monsieur, l'explication de cette énigme.

MOI.

Je pourrois encore vous faire attendre cette explication que vous demandez, Madame, avec tant de chaleur ; mais vous le savez la franchise est mon caractère ; aussi je vais vous apprendre le motif de ma conduite : et alors je lui racontai tout ce que j'avois vu et entendu la veille. Elle parut outrée, voulut nier : je la suppliai de s'épargner un mensonge inutile. Je vous pardonne très-volontiers, ajoutai-je ; Jerville est si séduisant qu'il est simple qu'on me le préfère ; mais seulement je

ne veux plus d'un partage qui pourroit devenir à l'infini ; je cède donc mes droits à qui voudra s'en emparer. La colère l'étouffoit ; enfin elle éclata en plaintes, en reproches : je l'écoutai avec le plus grand calme. Elle se laissa emporter au point de me menacer de me perdre auprès du Baron. Vous ne vous souvenez donc plus, lui dis-je, qu'il ne tiendroit qu'à moi, Madame, de vous ôter son estime. J'oublierai entièrement tout ce qui s'est passé entre vous et Jerville, tant que vous ne ferez rien contre moi ; mais si vous essayez à me rendre de mauvais offices, je retrouverai la mémoire : ainsi le mieux est de vous calmer, et que nous vivions en amis ne pouvant plus être amans. Elle comprit que c'étoit le parti le plus sage, et depuis ce moment, où grace au hasard j'avois eu une occasion de rompre sans me donner de torts, je fus très-bien avec la Vicomtesse, qui ne chercha jamais à me nuire. Nous redescendîmes ensemble et personne ne put se douter de ce

qui venoit de se passer entre nous.

L'abbé Leroux qui étoit parti deux jours après M. d'Entragues pour aller en Bourgogne dans une terre du Baron, où celui-ci vouloit faire établir un hospice pour les malades et infirmes sur le même plan que celui de Vermur, arriva comme on alloit se mettre à table pour souper. Son retour me parut d'un sinistre augure : son humeur ordinaire étoit encore augmentée par la fatigue. Il est à remarquer qu'en faisant parade d'austérités, les dévots de profession, bien différens des véritables chrétiens qui souffrent tous les maux avec une patience inaltérable, sont les êtres qui supportent le moins les privations et les les plus légères douleurs physiques. L'Abbé nous fit une peinture effroyable des dangers que l'on couroit en route : une ornière, à l'entendre, étoit un précipice et toutes les auberges des coupe-gorges. Assurément si nous n'eussions jamais voyagé avant d'avoir entendu cette relation,

nous eussions juré d'après ses plaintes de ne pas quitter le coin de notre cheminée.

Madame d'Entragues l'avoit fait mettre à table à côté d'elle dans un fauteuil, lui servoit les meilleurs morceaux, et avoit fait apporter exprès pour lui du vin de Volnay, parce que, disoit-elle, il s'étoit habitué *au bon vin*, lui demanda comment il avoit trouvé Saint-Firmin, c'étoit le nom de cette terre de M. d'Entragues. — Horrible ! le château tombe presqu'en ruines, il est placé au milieu de bois, aussi vieux que le monde, et où l'on entend hurler des loups toute la nuit, ce qui me déplaît fort; car on m'a prédit que je serois dévoré par ces féroces animaux. — Oh! mon pauvre Abbé, comme vous étiez mal dans cette vilaine maison ! — On ne peut plus mal, et on doit avouer que M. le Baron a eu une plaisante fantaisie en voulant établir un hospice dans ce pays, dont les habitans sont méchans, rusés, et je suis cer-

tain qu'il s'en repentira. Il faudroit un homme comme moi pour maintenir ces Bourguignons. J'ai cependant toujours entendu dire que c'étoient de bonnes gens, reprit M. Delmord. — On s'est trompé, et la preuve en est qu'ils ne m'ont montré aucun respect ; qui n'honore pas les ministres de Dieu ne l'honore pas lui-même. Enfin M. le Baron eût mieux fait de raccommoder son château que d'employer aussi inutilement une aussi grosse somme. Je vous observerai, Monsieur, dis-je, qu'il y avoit sûrement avant ce temps des infortunés qui mouroient sans secours dans ce village, et que M. d'Entragues n'allant point à Saint-Firmin, faire rebâtir ce château eût été une dépense de pure ostentation, tandis . . . . — Tandis : on sait bien, M. le philosophe, que vous prenez plaisir à me contrarier toujours ; mais j'espère qu'on ne me renverra pas à Saint-Firmin, où il n'y a pas un lit où l'on puisse dormir. Comptez que vous ne ferez plus une semblable corvée, mon cher M. Le-

roux, reprit la Comtesse, je dirai bien à mon frère que cela n'a pas le sens commun; puis, quand on ne vous a pas ici on ne sait que devenir; plus de messe au château, et la prière publique qui se fait sans décence, c'est affreux. — Je le crois bien . . . . demain, si je le puis, je reprendrai mes occupations, mais ce soir, avec votre permission, je vais me retirer, car je suis brisé. Excepté la Comtesse, qui cependant n'ayant plus son directeur, s'occupa du Vicomte, il n'y eut pas un de nous qui ne se trouvât soulagé d'un grand poids en le voyant sortir de la salle à manger, et nous bûmes à son bon sommeil.

On pense bien que le mien ne fut pas tranquille, j'allois la revoir. . . Ma passion, loin d'être affoiblie par l'absence, s'étoit encore accrue, et son image sans cesse présente à ma pensée, faisoit battre mon cœur avec une telle violence, que je croyois que ma poitrine alloit se briser. Enfin les premiers rayons du

soleil vinrent éclairer ma chambre, je me levai. On descendoit par quelques degrés de mon cabinet sous une grande allée de marroniers, je fus m'asseoir sur un banc qui étoit au fond. A peine y étois-je que Jerville y vint. Tout le monde avoit couché à Vermur, et Alfred sous le même toit qu'Hortense n'avoit pas joui plus que moi du repos ; mais au moins il put me parler de ses tourmens, moi je n'osai avouer les miens. Il falloit que j'eus éprouvé long-temps Jerville pour le faire lire dans mon âme, et bientôt je me sus gré de ne m'être pas laissé entraîner à la confiance qu'il m'inspiroit. S'il eût connu mon amour, je ne fusse pas resté son ami, et ce malheur ajouté à ceux qui m'accabloient, m'eût rendu la vie insuportable.

On vint nous avertir que Fanchette et les jeunes filles du village étoient au château, nous fûmes les recevoir. Nos dames se réveillèrent et se mirent à leurs toilettes. La mienne ne m'avoit jamais tant occu-

pé ; vains soins, pouvois-je obtenir un regard d'amour, et aurois-je dû le souhaiter.

On fit à la hâte un déjeuner-dîner, et cependant il étoit près de trois heures lorsque nous partîmes de Vermur. Nous devions aller attendre le Baron dans un petit bois sur la route d'Allemagne. Les hommes s'y rendirent à cheval, les femmes en voiture, les paysannes dans des fourgons, dans lesquels on avoit mis ce qui étoit nécessaire pour un goûter champêtre, et l'on resta dispersés dans le bois jusqu'au moment où Saint-Louis, que j'avois placé en observation, revint bride abattue, nous avertir qu'on apercevoit la berline du Baron.

CHAPITRE VIII.

Je la revois, et suis plus malheureux.

Au signal convenu tout le monde se réunit. Les paysans armés de fusils restèrent cachés derrière les arbres ainsi que des musiciens qui jouoient de la musette et du flageolet. La voiture approchoit, on distinguoit déjà les chevaux. Nous nous rangeâmes tous en haie sur la lisière du bois. J'étois à la tête des jeunes garçons qui tenoient des bouquets, et Julie et la Vicomtesse conduisoient les jeunes filles portant des guirlandes de fleurs. Alfred, Robert, le Capitaine, Delmord et le marquis de**, colonel de la Reine Dragons, tous quatre en uniforme, se tenoient

au milieu de la route. Au moment où la voiture arriva ils arrêtèrent les chevaux, tandis que MM. Delcroix, Delmord et de Launoi, ouvrant la portière, ordonnèrent aux aimables voyageurs de descendre pour qu'on décidât de leur sort. Le Baron dont la santé paroissoit parfaitement rétablie, se prêtant à la plaisanterie, dit que contre la force il n'y avoit pas de résistance, et sauta légèrement de son carosse en recommandant à la loyauté des braves brigands la jeune demoiselle qui étoit avec lui. Jerville et ses compagnons s'approchèrent de la voiture à l'instant où Agathe en descendoit; mais Alfred plus leste que les trois autres se trouva le premier pour lui donner la main. Ce doux contact, le regard que la simple curiosité les engagea à jeter l'un sur l'autre, décidèrent à jamais de leur sort, et moi, infortuné, en m'apercevant du trouble qu'ils éprouvoient tous deux, je sentis mes jambes prêtes à se dérober sous moi, je ne voyois plus rien. Agathe, conduite par Jerville, étoit déjà dans

les bras de Julie. J'entendois sa voix, elle me parloit et je ne pouvois répondre. Pourtant je pris assez sur moi pour me remettre en voyant que les jeunes villageois que je conduisois, attendoient impatiemment que je leur donnasse l'ordre de marcher.

Le Baron reçut nos hommages avec sa dignité accoutumée que tempéroit cependant un aimable sourire. Nous l'engageâmes à entrer dans le bois. La collation étoit servie sur le gazon. Un trône de verdure y étoit élevé pour lui et sa fille. M. d'Entragues remercia avec grâce les preux chevaliers et les dames de leur courtoisie. Jerville profita du mouvement que cause l'instant où chacun se place pour s'approcher de mon oreille et me dire à voix basse : Dieu, qu'elle est belle ! comment ai-je pu croire que rien dans la nature fût comparable à mademoiselle d'Entragues. Des monosyllabes sans suite furent ma réponse. Mon attention se portoit toute entière sur Agathe. Ce n'étoit plus, comme autrefois,

pour puiser dans ce doux examen la la vie et le bonheur, c'étoit pour y trouver la confirmation du malheur que je redoutois. Son émotion étoit visible. Ses yeux baissés ne se relevoient que pour chercher Alfred, et lorsqu'elle rencontroit ses regards, les siens se détournoient aussitôt; mais à sa rougeur, à l'agitation de son sein, j'apercevois assez que ces regards brûlans qu'elle fuyoit et appeloit sans cesse, faisoient naître tout le désordre de l'amour dans son cœur. Qu'on juge de l'état du mien. Il étoit d'autant plus pénible, que mes sentimens se heurtoient. Si j'eusse pu dans ce moment haïr Alfred j'eusse été, je crois, moins malheureux; mais c'étoit impossible, et l'amitié, et ma passion pour Agathe me déchiroient également. A peine voyois-je ce qui se passoit autour de moi. Cependant je fus tiré de ma rêverie par la voix du Baron qui, après avoir adressé quelques mots flateurs au marquis de ** qu'il avoit connu autrefois, et embrassé avec tendresse le capitaine Delmord qu'il

paroissoit éprouver un grand plaisir à revoir, lui faisoit des remercîmens sur le présent, disoit-il en parlant de moi, qu'il lui avoit fait. Je m'efforçai de prendre la parole pour lui en marquer ma gratitude. Votre attachement, Saint-Fal, me dit-il, en est le signe le plus certain, et je vous prouverai bientôt que j'y compte.

Le Pasteur lui présenta Jerville, et M. Delcroix Robert. L'accueil qu'il fit à tous deux fut fort différent. Il prit avec le jeune Delcroix, dont le père étoit fils d'un ennobli, l'air important d'un protecteur, et l'assura qu'à la considération du Major, il feroit toujours pour lui tout ce qui seroit en son pouvoir; je vis facilement que ce jeune homme ne lui plaisoit point, étoit-ce un pressentiment de l'avenir . . . . ? Au contraire il traita Alfred qui, par sa naissance, étoit son égal, de la manière la plus amicale et lui serrant affectueusement la main il lui dit : il y a long-temps, mon cher Jerville, que j'ai le désir de vous

connoître.—Croyez, Monsieur, que je brûlois de vous témoigner ma reconnoissance.—Vous ne m'en devez point, Alfred, en servant ses meilleurs amis on s'oblige soi-même. Puis ce n'étoit qu'une justice et vous l'avez bien prouvé par votre conduite. Alfred, plus sensible encore aux éloges du Baron qu'il ne l'eût été s'il n'eût point connu Agathe, chercha cependant à détourner la conversation, parce qu'il s'apercevoit que Robert avoit pris un air extrêmement sombre. Il ne croyoit point son compagnon d'armes susceptible d'une basse envie, mais il imaginoit qu'il regrettoit que son âge ne l'eût pas mis dans la position de partager ses lauriers, et pour l'en consoler il lui montroit la plus tendre amitié. Il ne savoit pas qu'une âme de la trempe de celle de Robert est insensible à de tels procédés. Alfred préféré à lui devenoit son ennemi, combien les serpens de la jalousie ne devoient-ils pas augmenter ses fureurs. Oui la jalousie, Robert, le farouche Robert, n'avoit

pu voir Agathe sans se sentir percé des traits de l'amour ; mais c'étoit de ces traits envenimés dont autrefois ce dieu frappa le fils du premier homme, et si la rage homicide de Robert se cacha sous l'apparence de l'amitié, c'étoit pour conserver long-tems la confiance d'Alfred et lui nuire plus sûrement. Que de maux préparoit cette journée que des plaisirs célébroient. Ma tristesse profonde étoit un avertissement des pleurs qu'elle devoit faire répandre.

Agathe qui, d'abord surprise par les atteintes d'un sentiment qu'elle ignoroit, avoit été interdite et confuse, rougit bientôt de son trouble et reprit ce calme, cette sérénité qui ajoutoit encore à ses charmes. Elle parut s'occuper avec ses grâces accoutumées de tout ce qui étoit là, tandis que dans le vrai, Alfred avoit seul sa pensée. Julie qui avoit été affligée de son air distrait, retrouva sa gaieté lorsqu'elle répondit à ses caresses, à ses tendres protestations par des expressions d'amitié. Agathe

m'adressa les discours les plus aimables sur le plaisir qu'elle avoit à me revoir ; s'apercevant de mon air d'abattement, elle me demanda si je souffrois. — Oui, beaucoup. — Qu'avez-vous donc, mon ami ? — Une migraine insupportable. — Il faudra vous retirer dans votre appartement aussitôt que nous serons rentrés. — Moi, vous quitter, non, non sûrement — Elle me regarda avec étonnement. Il devoit y avoir dans mes manières quelque chose d'extraordinaire, et je fus effrayé en craignant de m'être trahi ; aussi je m'éloignai d'elle et fus causer avec M. Delmord sans oser lever les yeux sur mademoiselle d'Entragues. Rien cependant ne me prouvant que je l'avois offensée, je me rassurai.

Le Baron demanda si l'Abbé étoit revenu. — Oh ! mon Dieu oui, cher frère, dit la Comtesse, mais bien mécontent de vous, et elle se mit à dire cent sottises sur les fatigues qu'avoit éprouvées le cher Aumônier

qui étoit si harrassé qu'il n'avoit pu sortir de son lit. Le Baron qui étoit de très-bonne humeur, ne fit que railler sa belle-sœur dont le tact étoit si fin, qu'elle crut que ses discours avoient fait sur lui une grande impression.

Aussitôt que le Baron avoit mis pied à terre il avoit renvoyé sa voiture en disant qu'il n'en auroit pas besoin. On engagea mademoiselle Ricard qui arriva après son élève et M. d'Entragues, dans un carosse de suite avec Legris et une femme d'Agathe, à descendre, mais elle ne le voulut point, et dit qu'elle préféroit aller se reposer au château, à partager des plaisirs qui ne vaudroient sûrement pas les fêtes du prince de Liége.

Le soleil s'étoit déjà retiré derrière les arbres, et la tendre fauvette faisoit entendre ses chants d'amour, lorsque le joyeux cortège, qui suivoit et précédoit le Baron, quitta le bois. Cette scène de plaisirs, les ac-

cords des instrumens rustiques que répétoient les échos lointains, le rire naïf des jeunes filles enlaçant de guirlandes de fleurs leurs bien-aimés, formoient un tableau enchanteur, il portoit dans le cœur d'Agathe et d'Alfred les sensations de cette volupté pure, qui ne laisse rien à désirer de plus que les biens que l'on possède. Jerville donnoit le bras à mademoiselle d'Entragues, et on eût dit, en les voyant l'un près de l'autre, qu'unis depuis leur enfance, ils ne s'étoient jamais quittés. La Vicomtesse, tout occupée du Baron, qui paroissoit lui peindre avec feu les peines de l'absence et l'espoir charmant que donnoit le retour, n'osoit regarder Alfred, qui ne pensoit pas plus à elle que si jamais elle n'eût existé.

La grosse Comtesse, pour qui quelques pas étoient une horrible fatigue, s'appuyoit pesamment sur le Vicomte et sur Robert, qui, sans perdre de vue Agathe que me sembloient profaner ses regards étin-

celans, faisoit sa cour à madame d'Entragues, soit pour qu'elle protégeât sa passion, ou, au besoin, sa vengeance. Le Major, le Capitaine et le Curé, les suivoient en discutant sur les avantages que l'on pourroit tirer de notre position maritime. Moi j'offris mon bras à Julie, elle l'accepta; et, après quelques mots, nous tombâmes tous deux dans une profonde méditation sans nous communiquer nos pensées : il m'étoit facile de juger qu'elles avoient le même cours. Elle regardoit Alfred et Agathe, et paroissoit souffrir. Je jetois les yeux sur eux, et, ma poitrine gonflée, ne pouvoit retenir des soupirs que Julie sembloit entendre; car, alors, son bras pressoit le mien. Ce langage muet signifioit plus que des discours éloquens. Si elle eût osé s'exprimer, elle m'eût dit : ils s'aiment, ceux que nous eussions aimés si tendrement; mais, étions-nous dignes de leur amour. Confondons nos sentimens sur ces intéressantes créatures, et réunissons tous nos soins pour au moins assurer leur

honheur, seul bien qui puisse nous rester. Oui, j'en suis certain, c'est là ce que sentoit Julie ; ce sont là les idées que, sans le secours de la parole, sa belle ame communiqua à la mienne ; et dès ce moment, plus calme et me croyant résigné à mon sort, je me promis de m'immoler à la félicité d'Agathe, à celle de Jerville, et de tout faire pour les unir.

On arriva, les habitans du village trouvèrent dans les avenues et dans les cours, des violons et des rafraîchissemens, et bientôt les danses commencèrent. Nous descendîmes dans le jardin où les voisins du Baron étoient à l'attendre. Grace aux soins de Jerville, la fête fut aussi brillante qu'agréable. Le Baron, à qui je n'avois jamais vu, avec personne, des manières aussi affectueuses qu'avec Alfred, lui fit mille complimens sur son goût. Agathe, qui s'étoit échappée un instant, suivie de Julie, pour quitter ses habits de voyage, reparut au souper avec un éclat, qui étoit fait pour désespérer toutes

[illegible], en voyant si belle, ne sentit, pendant quelque temps, que le délire qu'elle inspiroit, et oubliant ses sombres craintes, il chanta les couplets qu'il avoit composés pour Agathe. Tout le monde applaudit à son talent. Effectivement, il y avoit dans cette chanson beaucoup d'esprit; et sans être musicien, car il dédaignoit cet art, il avoit une voix superbe. Mademoiselle d'Entragues n'en parut cependant pas mieux disposée en sa faveur; je lui en sus gré. Chérir Alfred, étoit simple à mes yeux. Se laisser séduire par Robert, eût été ne prouver aucune délicatesse; et si Agathe en eût été capable, j'aurois immolé Robert à ma fureur, et eusse fui pour jamais mademoiselle d'Entragues. Il n'y avoit qu'à Jerville que je pouvois pardonner d'être aimé d'elle, parce que lui seul pouvoit l'aimer comme elle méritoit de l'être. Le bal commença, Agathe dansa presque

toujours avec Alfred, et il n'y eut que les égards qui purent la forcer à accepter d'autre danseur. Je vis l'ennui qu'elle ressentoit de cette contrainte, et me promis bien de ne pas la lui faire éprouver. Puis, comment supporter la comparaison qu'elle eût fait de moi à Jerville. Personne pouvoit-il égaler ses graces dans cet exercice. En le voyant danser avec Agathe, on eût dit le Zéphir, voltigeant autour de la déesse de la Beauté, au moment où elle vint habiter la terre. De cet instant j'ai renoncé à un plaisir, qui n'en est un, que lorsqu'on peut enlacer la taille svelte d'un objet aimé, presser sa main dans la sienne, et voir ses yeux satisfaits se fixer sur les vôtres.

Le Baron, qui s'aperçut que je m'étois retiré à l'écart, vint se placer près de moi, sur le banc où je m'étois assis pour être seul avec mes pensées et mon cœur. — Vous voilà bien isolé, Saint-Fal, pourquoi ne dansez-vous donc pas.

— Comme je l'ai dit à mademoiselle d'Entragues, je ne me sens pas bien. — Tant pis, j'en suis doublement fâché, j'avois besoin de vous. — Une très-légère indisposition ne m'empêchera point d'être à vos ordres. — C'est qu'il est question d'un voyage. — Un voyage. — Oui, mon ami, celui que j'ai fait pourra m'être fort utile. Le Duc de N . . . . déteste autant que moi Choiseul : nous nous sommes parfaitement entendus; nous avons conçu un projet, qui, en faisant le bonheur du Roi, assureroit mon élévation ; mais il est indispensable que j'envoie au Duc des notes, que je ne peux confier à personne qu'à vous. Il faudra faire aussi des démarches, et votre présence à Paris, pendant environ un mois, est indispensable aux succès de mes plans qui assureront votre fortune. — Je n'en demande d'autre, Monsieur, que de vous plaire ; ainsi, quelque chagrin que j'éprouve de me séparer de vous, je suis prêt à partir quand il vous conviendra. — Croyez, Saint-Fal, que vous me manquerez

infiniment, mais il n'est pas de sacrifices auxquels il ne faille se résoudre pour arriver : je puis donc espérer que vous partirez demain après dîner ; car la matinée ne sera pas trop longue, pour tout ce que nous aurons à faire avant que vous vous mettiez en route pour Paris. — Vous pouvez y compter. — Alors, Saint-Fal, allez prendre quelque repos pour être en état demain matin de venir travailler avec moi.

Ce n'étoit pas le sommeil que je pouvois aller chercher, mais bien le silence, pour trouver dans mes propres méditations la force de me résoudre à la quitter. Je suivis donc l'avis du Baron, et rentrai chez moi. Quelle nuit que celle-là ! Tous les malheurs de l'avenir se traçoient à mon imagination ; et si mes yeux se fermoient malgré moi, les rêves les plus sinistres venoient m'épouvanter. Je me rappelle toujours un songe horrible qui me glaça d'effroi. Je vis Agathe brillante de beauté et de graces, assise sous un berceau de

roses. Alfred, conduit par l'Amour, s'approche de son amante : elle lui présente une couronne de myrte. Il s'avance pour s'en saisir, à peine a-t-il touché ces fleurs, qu'elles se changent en un trait empoisonné qui va le frapper au cœur, et Alfred tombe, sans mouvemens, aux pieds d'Agathe. En voyant son front couvert des ombres de la mort, elle fuit avec rapidité pour se soustraire à ce cruel spectacle ; mais, une jeune fille paroît à la place de Jerville et la poursuit; envain Agathe veut lui échapper, et croit l'éviter par mille détours : au moment où elle va entrer dans un temple de Minerve, son ennemie l'atteint, et lui perce le cœur de trois coups de poignard. Je m'avance, la reçois dans mes bras, et cherche à retenir son ame fugitive; mais, soins inutiles, elle a cessé d'être.

L'horreur que ces terribles images me causèrent, me réveilla enfin ; je m'élançai de mon lit, et me jetant à genoux, je m'écriai : Dieu, si vous

menacez Agathe de semblables infortunes, retirez-moi la vie avant qu'elle en soit frappée, ou, plutôt, accablez moi seul de tous vos coups : ils me seroient moins sensibles que ceux qui pourroient l'atteindre. Prières impuissantes, vous ne fûtes point écoutées par le maître de nos destinées ; et je ne pus obtenir que l'arrêt, qui me condamnoit à lui survivre, fût révoqué! . . . . . .

Lorsque j'entrai dans le cabinet de M. d'Entragues, qui ne tarda pas à me faire appeler, car, l'ambition ne laisse pas plus de repos que l'amour, il fut effrayé de mon changement. Je le rassurai, mon esprit seul souffroit, et dans mon trouble, je croyois que je serois moins malheureux en m'éloignant pendant quelque temps, qu'en restant près d'elle et de Jerville dans ces premiers momens. Aussi assurai-je M. d'Entragues que j'étois bien décidé à me mettre en route le soir même. Il m'expliqua le but de mon voyage : on me dispensera de rap-

porter ce qu'il me dit ; on saura seulement : que ma mission, loin d'avoir rien qui pût blesser la délicatesse, pouvoit servir également les véritables intérêts de Louis XV et ceux de l'État ; et je promis au Baron de tout employer pour lui prouver mon zèle. Nous passâmes la matinée enfermés, et j'éprouvai encore que le travail est le plus puissant remède contre les maladies de l'ame.

On avoit sonné le dîner. Quand nous descendîmes, tout le monde étoit réuni dans le salon. Je trouvai chaque habitant de Vermur dans les mêmes dispositions où je les avois laissés la veille. Seulement, je vis que la Vicomtesse observoit infiniment plus Agathe et Jerville. Je me souvins du rendez-vous qu'elle avoit donné à Alfred ; persuadé qu'il n'y pensoit point, je me figurai la rage de Mme. de Launoi s'il y manquoit, et tremblai pour Agathe, sur qui je n'osois arrêter mes regards. La molle langueur, qu'inspirent les craintes

d'un premier amour, imprimoit sur sa physionomie un caractère si touchant, que si je me fusse permis de la fixer je n'aurois pu partir. Jerville, mes jeunes amies et messieurs Delmord, témoignèrent beaucoup de regret lorsqu'ils surent que je quittois Vermur. Pour les Delcroix et l'abbé Leroux, ils ne purent dissimuler leur joie. La Comtesse me donna cent commissions. M. de Launoi me demanda une collection de toutes les parodies, seule chose qu'il lût. La Vicomtesse me pria de lui envoyer une caisse des modes nouvelles, et dit qu'elle alloit passer dans le cabinet d'Agathe pour écrire une lettre à M. le marquis de Mercour qu'elle me prioit de lui remettre; elle ajouta : c'est mon cousin-germain, je ne l'ai point vu depuis que j'ai quitté le Languedoc. C'est, s'il n'est point changé, le plus aimable homme que l'on puisse connoître ; il est très en crédit. Il faut le voir, Saint-Fal, reprit le Baron ; ma chère Vicomtesse, vous pourriez dans

votre lettre lui dire quelques mots qui serviroient nos vues, et il entra avec madame de Launoi, chez sa fille, pour lui expliquer ce qu'il croyoit qu'il falloit écrire au Marquis.

Pendant ce temps, je m'approchai d'Agathe et lui demandai si elle n'avoit point d'ordres à me donner : pas d'autres, dit-elle, que de revenir promptement. — Croyez, Agathe, que j'aurai un grand empressement à vous revoir; mais, d'après les soins dont me charge M. votre père, il faut que je passe au moins un mois à Paris. — C'est bien long. Pendant ce temps, qui m'accompagnera? puis, j'ai encore grand besoin de vous pour chanter nos nouveaux airs italiens. Si j'osois m'offrir, dit Jerville, quelque foibles que soient mes talens, le désir de vous être utile... — Vous êtes musicien, M. de Jerville? — Un peu. — Il est trop modeste, reprit Julie, Saint-Fal seul peut l'égaler. — Eh! bien, ce soir, si vous voulez, nous

chanterons ce beau trio de Zémire et Azor ; et je vis qu'elle se passeroit à merveille de moi, Jerville restant auprès d'elle. Mais, son plaisir et son bonheur ne devoient-ils pas m'occuper avant tout : et je fis taire ce mouvement de jalousie. Alfred parut me regretter davantage. Vous m'avez, me dit-il, appris à connoître les charmes de l'amitié, et je vous perds au moment où j'ai le plus besoin de vous. — Je reviendrai, Jerville. — D'ici là, qui m'entendra . . . . . . Si j'étois sûr que vous eussiez le loisir de me lire, je vous écrirois. — Doutez - vous, Alfred, du plaisir que me feront vos lettres ; comptez que j'y répondrai exactement ; et je lui dis que je descendrois rue Vantadour, à l'Hôtel de ce nom. La Vicomtesse rentra, me remit sa lettre ; les chevaux de poste étoient arrivés, j'embrassai Jerville et mes amis Delmord. La Comtesse, madame de Launoi et Julie, me tendirent leurs mains, que je baisai. Agathe me présenta la sienne, et cette faveur, que je

n'avois jamais osé solliciter, me donna assez de courage pour supporter un siècle de douleur.

---

chanterons ce beau trio de Zémire et Azor ; et je vis qu'elle se passeroit à merveille de moi, Jerville restant auprès d'elle. Mais, son plaisir et son bonheur ne devoient-ils pas m'occuper avant tout : et je fis taire ce mouvement de jalousie. Alfred parut me regretter davantage. Vous m'avez, me dit-il, appris à connoître les charmes de l'amitié, et je vous perds au moment où j'ai le plus besoin de vous. — Je reviendrai, Jerville. — D'ici là, qui m'entendra . . . . Si j'étois sûr que vous eussiez le loisir de me lire, je vous écrirois. — Doutez - vous, Alfred, du plaisir que me feront vos lettres ; comptez que j'y répondrai exactement ; et je lui dis que je descendrois rue Vantadour, à l'Hôtel de ce nom. La Vicomtesse rentra, me remit sa lettre ; les chevaux de poste étoient arrivés, j'embrassai Jerville et mes amis Delmord. La Comtesse, madame de Launoi et Julie, me tendirent leurs mains, que je baisai. Agathe me présenta la sienne, et cette faveur, que je

n'avois jamais osé solliciter, me donna assez de courage pour supporter un siècle de douleur.

CHAPITRE IX.

Paris loin d'elle ne me paroît qu'un désert.

Absorbé dans mes pensées, je ne voyois, ne sentois rien ; le mouvement de la voiture, le changement de lieu n'avoient aucune influence sur mon être ; ce n'étoit qu'une machine insensible qu'on entraînoit loin d'elle, mon ame toute entière étoit auprès d'Agathe. A peine le bruit de Paris, cette foule se pressant en tout sens pour courir après les plaisirs ou la fortune qui les procure, purent-ils me tirer de l'espèce d'anéantissement où j'étois ; et lorsque ma voiture se fut arrêtée devant l'hôtel Vantadour, et que Saint-Louis vint m'aider à en des-

cendre, je fus tout étonné de trouver une maison sombre et étroite au lieu du noble et majestueux château de Vermur. Je cherchois les lieux où j'étois auprès d'elle, et ne voyois rien qui pût me la rappeler; c'étoit la première fois que je ressentois vraiment les peines de l'absence: monté dans mon appartement, je fondis en larmes, et dis que je ne prendrois rien. Saint-Louis qui croyoit qu'une maladie sérieuse pouvoit seule produire cet effet, me demanda gravement si je voulois qu'il envoyât chercher un médecin. — Et pourquoi faire, je vous prie? — Parce que Monsieur n'est pas bien portant, il n'a pas mangé la moindre chose en route, et ne veut pas souper. — Ce n'est pas une raison; je vous jure, mon cher, que je n'ai besoin que de repos. Il s'obstinoit à vouloir rester près de moi, et il fallut presque que je me fâchasse pour le déterminer à se retirer.

A force de me raisonner je parvins à calmer un peu mes douleurs,

et si loin d'elle il ne pouvoit exister de joie pour moi, je fus au moins en état de m'occuper des intérêts du Baron. Je vis le duc de N..., en fus extrêmement content. Nous nous donnâmes rendez-vous le lendemain à Versailles, chez le Ministre de la guerre. N'ayant plus rien à faire ce jour-là, j'allai chez M. de Mercour : peu empressé de faire de nouvelles connoissances, je comptois s'il n'y étoit pas me faire écrire et laisser la lettre de la Vicomtesse.

Arrivé rue St.-Dominique où il demeuroit, je trouvai un hôtel magnifique; de nombreux valets superbement vêtus, dont l'air gai et heureux annonçoit le bonheur et l'abondance, étoient dans la cour où je descendis; je demandai au suisse si M. de Mercour étoit chez lui, il me dit que oui. Je ne pouvois donc me dispenser de monter; je me fis annoncer de la part de madame de Launoi. Comment, dit le Marquis, après les complimens d'usage, Hortense se souvient de moi!

en vérité je me croyois oublié depuis long-temps. — Madame de Launoi me paroît, au contraire, Monsieur, avoir beaucoup d'amitié pour vous; sûrement cette lettre, en tirant de mon porte-feuille celle de madame de Launoi, en contient les assurances. Il la prit, l'ouvrit, et après l'avoir parcourue en souriant, il dit : quoi, il ne suffit plus à Hortense de commander à tous les cœurs, elle veut régir la France. — Une jolie femme ne peut jamais trop étendre son empire. — Oh ! je sais qu'elles aiment à dominer, mais ma cousine a mal jugé en me croyant utile à ses vues. Ma fortune, mon nom, marquent ma place à la cour, et autant je suis empressé à servir l'Etat et le Roi, autant je dédaigne toutes les intrigues; je jouis de la faveur et ne la cherche pas. Je vois les fautes des Ministres, en gémis, mais ne fais et ne ferai jamais rien de plus; car je suis persuadé que c'est un grand tort que d'entraver les mesures des gouvernans, dont il est impossible de connoître parfai-

tement les causes et le but, lorsqu'on n'est point admis au secret du conseil. — Mais M. d'Entragues croit l'être, et sa correspondance avec le Roi... — Ne prouve rien, Monsieur, contre mon avis. On sait bien ce que c'est que ces correspondances de Louis XV. Il hait les chaînes de la grandeur, et se plaît à retrouver tout le charme attaché à la vie d'un simple particulier, dans les épanchemens de l'amitié, mais cependant n'écrit que ce qui ne peut nuire aux intérêts de son Royaume.

Je vis bien que la Vicomtesse n'avoit point parlé au Marquis de l'objet principal de mon voyage, mais seulement du désir de voir abaisser le duc de Choiseul; je trouvois alors simple que M. de Mercour ne voulût point entrer dans ses vues; et je me hâtai de l'assurer que je pensois comme lui. Je craignois qu'il ne se figurât que je partageois les chimères de sa cousine, et j'en eusse été désolé; car il n'est pas, à mon avis, de rôle plus sot que celui d'un

intrigant en sous-ordre, qui se figure que lui et sa clique opéreront un mouvement dans l'Etat, rien ne ressemble plus à la mouche du coche. Je vis avec plaisir que ma façon de penser me faisoit gagner infiniment dans l'opinion de M. de Mercour. Si l'on ne pouvoit voir Jerville sans désirer d'en être aimé, on ne pouvoit connoître le Marquis sans souhaiter son estime.

C'étoit un grand homme blond, d'une tournure plus noble qu'élégante, dont la figure extrêmement régulière portoit le caractère de la vertu, et le doux sourire qui part du contentement de l'ame, venoit presque toujours errer sur ses lèvres qui ne s'ouvroient que pour dire les choses les plus sensées et les plus aimables. Enfin, à son sixième lustre il inspiroit le respect sans le demander; combien il seroit à désirer que tous les hommes qui habitent les cours lui ressemblassent . . . . !

M. de Mercour me fit plusieurs

questions sur le baron d'Entragues, dont son père lui avoit souvent parlé comme d'un homme intéressant. J'y répondis ainsi que je le devois, et sans basse flatterie. Je cachai les torts du Baron, et fis valoir ses brillantes qualités. C'est bien dommage, dit le Marquis, qu'il ait la fantaisie d'être ministre. Je vous le répète, je ne puis rien faire pour l'aider dans ses desseins. La seule chose qui soit en mon pouvoir, est d'obtenir pour lui, comme le désire madame de Launoi, qui paroît prendre au Baron un vif intérêt, la grande croix de l'ordre de Saint-Louis, dont il est commandeur depuis long-temps, c'est plus une justice qu'une faveur, et je suis certain d'y réussir. — Je remerciai le Marquis pour M. d'Entragues, et comme j'allois le quitter, il me demanda si j'étois descendu chez un ami. — Mon Dieu, non, je ne connois presque personne à Paris, où je ne suis jamais venu que passer une quinzaine dans ma jeunesse, et je loge en hôtel garni. — Eh bien, M. de Saint-Fal, je puis

donc espérer que vous voudrez bien accepter un logement chez moi. — Je m'en défendis, il m'assura que je lui ferois infiniment de peine de le refuser, et il savoit si bien prendre l'air de l'obligé quand il rendoit un service, que je ne crus pas devoir résister plus long-temps à ses prières. Je retournai rue Vantadour faire ma toilette, car le Marquis m'avoit dit qu'il m'attendoit à dîner, et je donnai ordre à Saint-Louis de solder mon hôte, et de faire conduire ma valise rue St.-Dominique.

Ainsi, je me trouvai dès le même jour établi dans l'hôtel de Mercour, tandis que le matin j'avois à peine imaginé que je verrois le Marquis. Je mandai sur le champ au Baron mon changement de demeure, et sans lui dire quelle étoit l'opinion de M. de Mercour sur ses prétentions au ministère, je lui fis entendre qu'il n'avoit aucuns moyens pour ce qu'il désiroit à cet égard, mais la certitude de lui faire obtenir la grande croix de l'ordre de Saint-

Louis. J'écrivis aussi à Alfred, dont l'absence m'étoit presque aussi pénible que celle d'Agathe. Je reçus courier par courier, réponse à mes deux lettres. Celle du Baron étoit vraiment tendre pour moi et extrêment flatteuse pour le Marquis. Mais quelque fût la satisfaction qu'il ressentît de ses promesses, il ne me recommandoit pas moins de ne rien négliger pour entretenir le zèle du duc de N * * *, et finissoit en me disant : le jour où toute espérance d'élévation sera perdue pour moi, sera celui de ma mort. On verra qu'il ne sentoit que trop bien l'excès de sa foiblesse, mais laissons-le s'agiter pour de vaines chimères, et revenons à Alfred, dont je vais transcrire la réponse, elle fera mieux connoître son cœur, et ce qui se passoit à Vermur, que tout ce que je pourrois écrire.

Lettre de Jerville à Saint-Fal.

Valenciennes, le 13 juillet 1766.

« Il est trop aimable à vous, mon

ami, de m'avoir écrit le premier ; j'ai pris vingt fois la plume depuis votre départ, et chaque fois je l'ai jetée, désespérant d'exprimer avec justesse ce que je ressens, et surtout de me faire entendre ; mais votre lettre en augmentant la confiance que vous m'avez inspirée aussitôt que je vous ai vu, et surtout l'opinion que j'avois conçue de votre sensibilité me rend le courage de parler, et l'espérance que vous plaindrez des maux dont vous seul me paroissez digne d'écouter le récit.

» L'amour, depuis que je suis capable de penser, se présente à moi comme le bien suprême. Aimer et l'être d'une de ces créatures célestes que le ciel plaça près de nous pour adoucir les fatigues du pénible voyage qu'il nous a marqué, m'a toujours paru l'unique bonheur que nous puissions goûter sur la terre ; aussi talens, gloire, n'étoient à mes yeux que des moyens de mériter cette félicité : car, une femme telle qu'elle est sortie des mains de la

nature, est sensible à tout ce qui est grand et élevé, et, même j'en suis certain, il n'y en a pas une encore qui ne voulût porter son amant au-dessus de tous les mortels. Vous imaginerez facilement, Saint-Fal, combien cet insatiable désir d'amour m'a égaré. Je ne pensois pas que les vices de la société et de l'éducation ont presque partout effacé le type de la vertu, et une figure aimable, un corps dessiné avec grace devoient, suivant moi, renfermer une ame comme je la cherchois. Jusqu'ici le moment du bonheur a été celui où l'illusion s'est dissipée. J'arrive à Valenciennes, je vois madame de Launoi, et encore une fois séduit par les charmes extérieurs auxquels se joignent tous les dons de l'esprit, je brûle d'en être aimé. Elle paroît me chérir et me résiste; mon amour s'en augmente; elle consent enfin à marquer le moment de mon bonheur : je crois que le ciel s'ouvre pour moi, les jours vont me paroître des siècles jusqu'à celui où nos êtres, en se confondant, seront

unis par des liens indissolubles. On parle du retour du Baron et de sa fille. Distraction importune, que ne suis-je seul dans une île déserte avec l'objet de ma passion, rien ne se trouveroit entre elle et moi; mes pensées, mes actions n'auroient qu'elle pour objet et pour but!

» Cependant on va au-devant de Mr d'Entragues, les claquemens des fouets, les pas des chevaux se font entendre. Mes oreilles n'ont-elles pas été frappées mille fois de ces bruits? pourquoi me surprennent-ils? qu'ont-ils de nouveau? est-ce un ami, un père que j'attends? est-ce . . . . . ? Non, la Vicomtesse est là, elle seule peut faire palpiter mon cœur. Cependant la voiture approche, je ne marche point; je vole pour être au moment où elle s'ouvrira. Je ne raisonne pas le mouvement qui me conduit, une force irrésistible m'entraîne, et je cède à son impulsion. La portière s'ouvre, le Baron descend, à peine si je l'aperçois. J'ignore ce que je veux, et

cependant il semble que mon bonheur, ma vie dépendent de ce moment. Enfin, une femme, une divinité paroît ; plus d'incertitude et de doutes, c'est celle que je cherche depuis l'instant où j'ai appris à sentir. Oui, c'est la moitié de moi-même. Tout jusqu'à ce jour n'a été qu'erreur et mensonge ; c'est de cet instant seul que j'existe ; j'ai vu Agathe et mon cœur est fixé pour jamais.

» Voilà, Saint-Fal, le secret de mon ame, voilà ce qui depuis le retour du Baron fait le tourment et le charme de ma vie ; oui, le charme, et dussé-je ne trouver qu'infortune dans les sentimens que m'inspire Agathe, je ne murmurerois pas ; mourir en l'aimant seroit plus doux que vivre sans l'avoir connue ; mais si elle pouvoit répondre à ma tendresse . . . . . ! Ah ! Saint-Fal, qu'elle me dise une seule fois je t'aime, je me trouverois au-dessus de tous les grands de la terre, j'emploierois toutes mes facultés pour la mériter. La mériter . . . . . Qui

pourroit être digne d'elle, c'est impossible; elle est née pour commander à l'univers qui béniroit encore les chaînes qu'elle lui feroit porter. Avez-vous jamais vu à personne, mon ami, cette noblesse dans le maintien, jointe au doux abandon partage des graces : ces yeux dont la couleur a quelque chose de divin, et dont l'expression lui auroit fait élever des autels dans la Grèce, ils inspirent à la fois le respect, l'amour et le bonheur; et un seul de ces regards a plus de puissance sur les cœurs que tous les discours d'un autre. Mais, me direz-vous peut-être, qu'est devenue la belle flamme que vous inspiroit la Vicomtesse? fit-on jamais un crime aux mortels qui avoient été séduits par de fausses divinités, de briser leurs idoles au pied du vrai dieu, eh bien, c'est là ce que j'éprouve et ce que j'ai fait.

» J'étois résolu, quelque chose qui pût en résulter, à fuir avec autant de soins madame de Launoi que j'avois mis d'empressement à la

chercher ; ma bouche, grâce au ciel, jamais ne fut souillée par un mensonge, et dire à une autre qu'à mademoiselle d'Entragues, je vous aime, eût été le plus lâche de tous. Je n'avois cependant pas oublié que la Vicomtesse devoit m'attendre le jeudi suivant à minuit. Ses yeux et ses discours entrecoupés me l'eussent rappelé si je ne m'en étois pas ressouvenu. J'étois affligé de l'idée de la douleur qu'elle éprouveroit, en se voyant méprisée, délaissée pour prix de son amour. Je n'avois plus pour elle aucun sentiment qui y ressemblât, mais j'étois tourmenté de l'idée de son chagrin et je voulois en lui apprenant que je ne pouvois lui offrir l'amour qu'elle méritoit, l'assurer que si elle y consentoit, je serois toujours son ami. Le baron d'Entragues, l'homme le plus aimable que j'aie encore rencontré, avoit desiré que la société qui étoit réunie à Vermur lors de votre départ, ne se séparât pas de quelques jours. Agathe y avoit joint ses instances et nous étions tous restés à Vermur.

Chaque minute, chaque heure ajoutoient à l'ivresse qu'elle m'a causé dès le premier instant; les jours près d'elle ne suffisoient pas à mon ardeur, je regardois comme retranchés de mon existence, les momens consacrés au sommeil; tandis qu'elle se livroit à ses douceurs, je descendois sans bruit de mon appartement qui étoit fort éloigné du sien. Je venois sous ses jalousies respirer un air que son souffle avoit embaumé. Libre alors de lui adresser mes soupirs et mes plaintes, je les redisois aux murs qui me la cachoient, aux fleurs qui croissent sous ses fenêtres et que peut-être en s'éveillant elle viendroit cueillir. Je cherchois sur le sable à la lueur vacillante des étoiles la trace de ses pieds délicats et en les touchant je me sentois brûler et transir.

» Une nuit au milieu de ces doux plaisirs d'un amour qui n'ose en espérer d'autres, j'entends du bruit dans l'appartement du Baron qui, comme vous le savez, est au-dessus de celui d'Agathe, je me cache der-

rière une touffe de lilas et regarde qui a causé le mouvement qui est venu suspendre le cours de mes tendres rêveries; les croisées du premier cabinet sont entr'ouvertes, les rideaux non fermés et une bougie que tient le Baron qui le traverse, éclaire assez pour que je ne perde rien de ce qui s'y passe. Il va ouvrir la porte qui donne dans sa bibliothèque où communique l'appartement qu'occupe la Vicomtesse, je vois entrer madame de Launoi en déshabillé de nuit, et une scène que je rougirois de rapporter me confirme les soupçons, que Robert, dont le seul défaut est d'être toujours prêt à croire au mal, avoit voulu faire naître dans mon cœur. Combien alors je bénis l'amour qui m'avoit sauvé de la honte d'être la dupe de la Vicomtesse. L'événement dont je vous parle s'est passé la nuit d'avant celle qui devoit être consacrée au parjure. Je fuyois avec soin madame de Launoi qui n'avoit pas assez de pudeur pour dérober la connoissance de sa liaison avec le Baron, je rougissois pour elle

de l'idée de la revoir, mais elle qui ne rougit de rien, eut l'audace en me rencontrant seul dans le parc de m'adresser les expressions de sa tendresse; me trouvant l'air froid et contraint, elle me demanda si j'avois pu oublier le prix qui m'attendoit. Tirant alors mon crayon, car je ne pouvois me résoudre à lui parler, je traçai sur un papier en quelques lignes la scène de la nuit, et finis par lui demander si elle croyoit que je dusse desirer vivement ce qu'elle appeloit le prix de ma tendresse. Elle le lut, prit le parti de feindre un évanouissement. Je ne pouvois en être touché, je la quittai et dis à une de ses femmes que je rencontrai, d'aller la secourir. Apparemment qu'elle ne s'est pas senti la force de me revoir, car elle est partie sur le champ pour Launoi. Je ne l'ai pas rencontrée depuis et cela me fait grand plaisir, car je hais le vice qui ose marcher la tête levée.

» Il a bien fallu aussi que je quittasse Vermur, mon oncle ne peut

être éloigné long-temps de Valencienne, et je ne dois pas oublier que ma tendresse seule peut le payer de ses soins. Voilà donc quatre jours que je suis dans cette ville. Je vais passer tous les après-midi chez M. d'Entragues qui me traite avec une bonté infinie ; mais que sont quelques heures pour celui qui ne voudroit pas la quitter d'une minute. Toutes celles qui s'écoulent loin d'elle me semblent destinées à la souffrance. Heureux à ses côtés, je suis le plus infortuné des hommes lorsque j'en suis séparé, je songe alors à ses immenses richesses, à ma pauvreté. On dit que le Baron ne veut pour gendre qu'un homme de la Cour. Je me représente le malheur qui m'attend, si je ne puis lui être uni, et les angoisses du désespoir s'emparent de moi. Oui, Saint-Fal, je mourrai s'il faut que je sois jamais séparé d'elle, c'est impossible, impossible, elle sera à moi . . . J'en jure par ce qu'il y a de plus sacré... Pauvre Alfred, elle sera à toi, et qui te dit que son cœur répond au tien.

Ses yeux, il est vrai, se portent sur toi avec l'expression la plus douce, sa voix te semble plus harmonieuse lorsqu'elle prononce ton nom que celui de tout autre, elle te reçoit toujours avec plaisir, sa gravité ordinaire fait place au sourire le plus aimable, lorsqu'elle te voit entrer. Mais sont-ce là des preuves d'amour. Oh ! Saint-Fal, Saint-Fal, vous qui la connoissez, qui avez formez son cœur, dites moi, dites-moi qu'elle m'aime, dites-le moi par pitié quand même vous ne le croiriez pas, car ma vie en dépend . . . ! Ma lettre que je n'ose relire doit être celle d'un insensé. Cependant autrefois j'avois de la raison, mais je n'en ai plus, l'amour me l'a ravie, plaignez-moi et aimez-moi. J'avois encore mille choses à vous dire, mais un seul sujet m'a fait oublier tous les autres. Je ferme donc bien vite cet énorme paquet, car enfin quatre heures viennent de sonner, mon cheval est prêt et je pars pour Vermur : vous me pardonnerez mon ami de vous quitter en songeant que c'est pour elle. »

CHAPITRE X.

Mon séjour à Paris se prolonge.

Il suffit d'avoir un cœur pour imaginer tout ce que la lettre d'Alfred me fit ressentir. Il avoit raison, moi seul pouvois entendre ce qu'il éprouvoit. Le feu qui brûloit son sein étoit le même que celui qui me consumoit ; mais quelle différence dans notre sort. Il pouvoit dire j'aime, espérer d'être écouté et j'étois trop certain qu'il le seroit favorablement, tandis que moi jamais je ne pourrois lui exprimer l'amour qu'elle m'inspiroit. Le devoir, la raison mettoient entre nous d'éternelles barrières, cette conviction, et celle qu'elle en aimoit un autre me jeta dans la plus sombre douleur. Quelquefois je me

disois qu'incapable de nuire à son bonheur, à celui de Jerville, mais aussi d'en être témoin, il falloit fuir le monde, me retirer dans les Alpes et là, seul avec la nature et son image, oublier toute la terre excepté elle. Mais que ce projet me paroissoit difficile à exécuter! si quelques jours séparé d'Agathe me sembloient de longues années, qu'eût été ma vie entière passée loin d'elle. Dans d'autres instant, rendu à moi-même et me croyant capable d'un grand effort de courage, je me demandois si je ne pourrois pas la servir, et si le bonheur de lui être utile ne seroit pas d'un grand prix à mes yeux. Jerville que j'aimois malgré qu'il fût mon rival, étoit digne d'elle et lui convenoit sous tous les rapports que forme la nature. Si j'étois son père, me disois-je, jamais je ne donnerois d'autre époux à ma fille. Employons donc tout pour les unir. Mais M. d'Entragues, reprenois-je, doit-il penser comme moi et un capitaine de dragons sans fortune pourra-t-il être le gendre que choisira l'orgueil-

leux Baron. Le nom de Jerville, il est vrai, se perd dans la nuit des temps. Ses pères ont tous versé leur leur sang pour leur Roi, sacrifié à leur patrie le peu de fortune qu'ils possédassent ; mais est-ce cela qui illustre. Ils ont été les compagnons d'armes des Duguesclin, des Bayards, mais jamais on ne les a vus à la Cour. Comment Jerville serviroit-il les projets de M. d'Entragues. Non jamais il ne donnera sa fille à Alfred. Capable d'apprécier tout ce qui est estimable, et très-sensible aux charmes de l'esprit, le Baron voit avec grand plaisir le neveu de M. Delmord, sa société lui plaît, il trouve simple qu'elle convienne à sa fille ; mais ne regardant le mariage que comme un contrat qui unit les intérêts et la fortune de deux grandes maisons, il ne connoîtra aucunes raisons de former ce contract quand il ne se trouvera point des avantages égaux des deux côtés. Que de maux n'aura donc pas à redouter Agathe, si son cœur se livre sans réserve à la passion que Jerville est

fait pour inspirer. Alors je m'attendrissois sur le sort qui l'attendoit, et cependant ne pouvant être amant heureux, je ne voyois pas sans quelques douceurs que moi seul pourrois la soutenir et la consoler dans les infortunes dont elle me paroissoit menacée.

Je brûlois d'être près d'elle, et les affaires dont m'avoit chargé le Baron se prolongeoient sans cesse. Il n'y avoit pas de courier où je ne reçusse de nouvelles instructions qu'il falloit communiquer au duc de N** qui, pour le moins aussi ambitieux que M. d'Entragues, ne négligeoit rien pour assurer la réussite de leurs plans, et me donnoit toujours de nouvelles démarches à faire, ou m'employoit des matinées entières à composer des lettres et des mémoires. Vingt fois je fus tenté de tout abandonner et de retourner à Vernur, mais l'idée qu'en servant M. d'Entragues je mériterois son affection et pourrois avoir plus d'empire sur lui, me retenoit, parce que

je me figurois que s'il parvenoit au ministère sans avoir besoin d'unir sa fille à un favori, peut-être alors ne trouvant plus rien qui l'égalât, seroit-il touché du plaisir de faire la fortune et le bonheur d'Alfred que j'étois certain qu'il aimoit, et qui, secondé par lui, pouvoit aller à tout. Cette considération augmentoit mon zèle, et ne devant point me flatter d'être heureux par elle, j'étois enfin parvenu à trouver toute ma gloire dans l'espérance de devenir l'instrument de sa félicité, et puisqu'il falloit que je la visse passer dans les bras d'un autre, je souhaitois que ce ne fût jamais que dans ceux d'Alfred. Hélas ! ce projet aussi exalté que tendre devoit me causer des peines bien cuisantes et entraîner de grands malheurs . . . . .

S'il eût été possible que les chagrins, les inquiétudes que je ressentois, eussent été calmés, ils l'auroient été par les bontés que me marquoit le marquis de Mercour. Il me traitoit avec autant d'amitié que

si nous nous fussions connus depuis long-temps, et les instans que je passois près de lui étoient les seuls où j'oubliasse mes souffrances. La paix, le calme de son ame se répandoient sur tout ce qui l'entouroit, et sa maison, où la magnificence naissoit de l'ordre, étoit le temple de la vertu et des arts. Ses gens l'adoroient et se disputoient le plaisir de le servir, et ne parloient de lui que pour publier ses louanges : peu de gens jouissent d'un semblable bonheur . . . . Il ne manquoit à celui du Marquis, selon moi, que d'être époux et père, et je ne concevois point comment avec son caractère qui devoit le porter à toutes les affections douces, son immense fortune, une figure intéressante et étant maître depuis plus de dix ans de ses actions, il ne s'étoit pas choisi une compagne. Je lui en fis un jour l'observation. Mon ami, me dit-il, la compagne devient bien promptement notre maître, et quel malheur de se laisser gouverner par un être qui ne seroit pas parfaitement bon,

parfaitement estimable. Pour moi qui ne me sens pas la force de résister au pouvoir de ce sexe que sa foiblesse rend le tyran du nôtre, je ne peux me résoudre à me marier, parce que si j'ai rencontré jusqu'à présent beaucoup de femmes aimables je n'en ai pas encore trouvé une qui remplît l'idée que je me forme de celle que je voudrois rendre non-seulement l'arbitre de ma destinée, mais celui de ma conduite. Je pensai à Agathe, et je souhaitai, pour le bonheur de Jerville, que M. de Mercour ne la vît point; car je fus bien convaincu qu'il deviendroit son rival, et que s'il ne pouvoit l'effacer dans le cœur d'Agathe, il conviendroit parfaitement à M. d'Entragues. . . . . Cependant l'extrême différence qui existoit dans leurs opinions me rassuroit; J'ignorois encore que l'amour peut forcer à prendre tous les masques.

Le marquis suivoit avec la plus grande chaleur l'obtention de la grande croix de Saint-Louis. Son

ame noble et généreuse mettoit toute son énergie à obliger, et rien ne l'arrêtoit quand il étoit question de rendre un service. Le succès paroissoit devoir couronner son zèle. Cependant on n'avoit pas encore la signature, et le duc de N ** ne voulant pas que je partisse sans être assuré de l'exécution de son plan et de celui du Baron, je me déterminai à rester jusqu'au moment où je pourois porter à M. d'Entragues l'écusson tant désiré. Six semaines se passèrent sans que je visse le terme de mon exil, dont l'ennui me paroissoit de jour en jour plus insupportable. Le Baron, Jerville, me parloient d'Agathe; mais étoit-ce la même chose que la voir à chaque heure du jour ? puis je regrettois Julie, sa société si douce et si aimable m'avoit fait connoître tout le prix de l'amitié d'une femme, et lorsqu'on a joui du charme qui y est attaché, rien ne peut en dédommager, et le plaisir de la revoir n'étoit pas un des moindres parmi ceux que je me promettois de mon

retour à Vermur. Jerville, à qui j'avois répondu dès le lendemain, m'écrivoit très-exactement; et cette correspondance, où son ame de feu se développoit sans contrainte, m'avoit attaché à lui pour toujours. Je me croyois guéri pour jamais de la jalousie, et j'étois parvenu au point que son amour me sembloit presque le mien; mes espérances pour le Baron s'augmentant, je me faisois l'illusion qu'il seroit couronné, et je jouissois prequ'autant du plaisir de m'immoler à son bonheur qu'à celui de mademoiselle d'Entragues.

Un jour, pour rêver plus tranquillement à Alfred et à Agathe que j'avois pris l'habitude de ne plus séparer de mon cœur, je m'étois fait conduire au Champs-Elisées dans la voiture que le généreux marquis avoit mise à mes ordres depuis mon séjour à Paris. Au moment où je descendois dans l'allée des Veuves, j'aperçus de loin un petit homme en habit noir, sec et rapé : un cha-

peau sous le bras, tellement usé, qu'il conservoit à peine sa forme, des bas de soie noirs recousus avec du fil blanc, des souliers sans boucles complétoient sa toilette. Cependant il portoit une épée au côté, marchoit la tête haute et son air fier et presqu'heureux ne se ressentoit en rien de cet abaissement de la misère, que la Bruyère a si bien dépeint. Je ne pouvais détourner les yeux de dessus cet homme, car dans ses traits, que le jeûne paroissoit avoir altérés, je retrouvois la physionomie spirituelle et aimable du jeune Boulai. Malgré qu'il eût près de dix ans de moins que moi, et qu'il fût entré au collége quand j'en sortois; ce jeune homme, comme je l'ai dit, avoit été lors de mon retour dans ma ville natale, le seul être qui m'eût témoigné un véritable intérêt, aussi j'aurois eu un grand plaisir à le retrouver; mais Eugène Boulai, fils du plus célèbre avocat de Lyon, étoit à son aise, et je ne voyois aucunes raisons pour le rencontrer à Paris sous les livrées

de la plus affreuse pauvreté. Pendant que je discutois ainsi avec moi-même si ce pouvoit être Eugène, lui venant, d'un bout de l'allée et moi de l'autre, par un effet très-simple à concevoir nous nous trouvâmes face à face, et à peine l'inconnu eut-il fixé sur moi ses yeux, qu'il se jeta dans mes bras, en s'écriant : c'est toi, Saint-Fal.

SAINT-FAL.

Moi-même. Mais, dis-moi, mon cher Eugène, comment je te retrouve dans cet état?

EUGÈNE.

Dis-moi toi-même qui t'a donné, Saint-Fal, un air si florissant?

SAINT-FAL.

Le bonheur qui a voulu que ce M. d'Entragues, chez qui je te dis, il y a plus de six ans, que je me rendois, fût vraiment un excellent homme.

BOULAI.

Je comprends comment te voilà si gras, si bien *nourri;* mais je crois entrevoir la marque du *colier.*

SAINT-FAL.

Tu sais qu'il n'est pas facile de me le faire porter, et que l'homme, suivant moi, peut partout conserver sa liberté; cependant, il faut en convenir, *la marque du colier* vaudroit mieux enfin que de n'avoir plus que la peau sur les os. Je te prie, apprends-moi ce qu'est devenu ton vertueux père.

BOULAI.

Il est mort, et son souvenir ne vit plus que là (*posant sa main sur son cœur.*)

SAINT-FAL.

Mais tu devois prendre son état; et sa fortune, quoique médiocre,

étoit si bien assurée qu'elle ne devoit point te laisser en bute à ces revers qu'éprouve seul l'homme riche qui veut le devenir davantage.

BOULAI.

Le Droit m'a toujours paru si embrouillé que je détestois ce métier, je ne le prenois que par complaisance pour mon père, et aussitôt sa mort j'ai quitté le barreau.

SAINT-FAL.

Chacun a son avis; mais que fis-tu ensuite? et, je le répète, qui t'a conduit où je te vois?

BOULAI.

Les Muses.

SAINT-FAL.

En vérité, elles t'ont rendu là un beau service.

BOULAI.

Ce ne sont pas au moins des amies ingrates, et elles ne ressemblent pas à ces perfides beautés qui abandonnent l'amant qu'elles ont ruiné; si j'ai dissipé tout mon bien pour mériter d'entrer dans leur temple, je ne le regrette point. En quittant Lyon je vins à Paris, après avoir parcouru le midi de la France, dont l'air vaut presque celui du Parnasse, je me liai avec les plus chers nourrissons du Pinde, une table délicate, quelques rouleaux de vingt-cinq louis que je leur prêtois au besoin me faisoient participer à leurs connoissances. Environ cinquante mille écus que j'avois eu du bien de mon père durèrent heureusement autant de temps que j'avois besoin d'eux; car le jour où je renvoyai mon cuisinier fut celui où ils m'abandonnèrent.

SAINT-FAL.

Je m'en doutois; ainsi, pauvre

dupe, tu te trouves ne possédant plus rien . . . . . .

BOULAI.

N'est-ce rien que les faveurs des neuf Sœurs ? Jamais elles ne me traitèrent avec tant d'indulgence que depuis que l'aveugle Plutus m'eut abandonné, et j'ai remarqué qu'il est rare qu'ils habitent ensemble.

SAINT-FAL.

Mais il me semble que la faim doit diminuer les inspirations des sœurs d'Apollon.

BOULAI.

Moins, je te jure, que les vapeurs grossières d'un estomac chargé de vingt mets qui se choquent entr'eux.

SAINT-FAL.

Je suis bien aise de la philosophie avec laquelle tu prends toutes cho-

ses ; mais moi qui n'ai pas oublié que mon cher Eugène partagea autrefois avec moi son aisance, je ne puis avoir autant de philosophie que lui sur ses malheurs, et je veux tout faire pour toi. Où loges-tu ?

BOULAI.

Nulle part.

SAINT-FAL.

Comment ?

BOULAI.

Rien de plus vrai. Mon hôtesse qui, depuis six mois n'avoit rien reçu pour le paiement de mon modeste logement, a trouvé ce matin qu'il y avoit assez long-temps que je l'habitois, et je viens de le quitter en emportant la seule chose à laquelle j'attache du prix ; et il me montra un rouleau de quelques pages qui contenoit ses chères productions.

SAINT-FAL.

Ainsi, la première chose est de pourvoir à te trouver un gîte.

BOULAI.

En vérité c'est fort peu nécessaire, mon intention est de m'étendre sur *ces verts gazons*, et le firmament, dans sa magnificence, me servira de dais . . . . .

SAINT-FAL.

La belle idée!

BOULAI.

Pas si mauvaise; mon imagination, au milieu de cette scène majestueuse, prendra un nouvel essor; réveillé par les premiers rayons de l'astre bienfaisant, qui départ également sa lumière aux bergers et aux rois, charmé par le concert matinal des oiseaux, je chanterai plus dignement le réveil de la nature.

SAINT-FAL.

Ton imagination qui paroît d'une vivacité surprenante, te retracera facilement ces objets sous un toit, où au moins tu ne craindras ni la fraîcheur de la nuit, ni les gens qui pourroient trouver mauvais que tu fusses dehors.

BOULAI.

Trouver mauvais....!

Pour dormir dans la rue on n'offense personne.

SAINT-FAL.

Et cependant cela n'est pas permis.

Tout en causant, nous étions arrivés auprès de ma voiture, je l'engageai à y monter et le menai chez moi. Après avoir partagé avec lui ce que j'avois apporté à Paris de linge et d'habits, lui en avoir fait mettre un qui, quoiqu'un peu large, ne me parut pas trop ridicule; je le menai rue Ventadour, où nous dînâmes ensemble: cinquante louis

dont je pus disposer, grace aux économies que M. de Mercour m'avoit donné la possibilité de faire, assurèrent son existence pendant quelque tems, et j'eus ainsi le bonheur de sauver mon ami des horreurs de la misère. S'il avoit la tête d'un poète, jamais on n'avoit eu un cœur plus droit et une ame plus vertueuse. Formé par nos aimables auteurs, il avoit acquis dans leur société, le ton le plus parfait ; et ce vernis qui embellit tout, joint à l'instruction qu'il devoit à son père, en faisoit un homme très-intéressant ; aussi, secondé par M. d'Entragues, à qui j'écrivis la rencontre que j'avois faite, je parvins à faire obtenir à à Boulai la place de gouverneur d'un jeune Anglo-américain. Il la remplit avec le plus grand zèle, et trouva long-tems sa félicité dans la tendresse de son élève. Je crus avoir assuré son bonheur, tandis. . . . .
Mais il étoit décidé que tout ce que je voudrois faire pour mes amis, seroit la source de leurs malheurs.

CHAPITRE XI.

Quelques lettres.

Le chagrin couvroit d'un voile lugubre les jours que je passois à Paris. En vain, M. de Mercour avoit la bonté de s'occuper de tout ce qui pouvoit me rendre la vie agréable, la reconnoissance qu'il m'inspiroit étoit la seule chose que je sentisse, et je ne puis concevoir comment j'ai pu mériter l'amitié dont il m'honora dès le temps dont je parle. Toutes mes pensées se réunissoient vers les lieux où étoit mon Agathe. Les lettres de Jerville pouvoient seules me plaire, et l'on sentira aisément qu'elles tiroient tout leur charme du nom de ma bien-aimée, qui s'y trouvoit répété à chaque ligne. J'en recevois, ainsi que

je l'ai dit, tous les couriers, mais assurément comme elles n'auroient pas pour le lecteur l'intérêt qu'elles avoient pour moi, je ne rapporterai que les trois dernières, qui serviront a donner la suite des événemens qui se passèrent pendant mon absence de Vermur.

Lettre d'Alfred à Saint-Fal.

Valenciennes, le 26 août 1766.

« On ne vous reverra donc point, mon cher St.-Fal, chaque semaine votre retour est annoncé, et le temps fuit sans vous ramener au milieu de nous. Vos lettres ne peuvent me suffire. En vain, dans les miennes, j'essaie de vous faire sentir tout ce que j'éprouve et tout ce qui m'occupe, il m'est impossible d'y réussir. Une minute change l'état où j'étois dans la minute qui la précédoit. Je passe sans cesse de la plus douce espérance à la plus violente douleur. Je vous disois dans ma dernière que tout devoit me faire croire

qu'Agathe avoit enfin entendu mes soupirs et mes regards. Son émotion, la première fois qu'un heureux hasard avoit permis que nous nous trouvassions seuls, cette rose reçue en rougissant, et placée sur son cœur, m'avoit paru le présage du bonheur. Mais depuis ce moment, loin d'être embarrassée, craintive auprès de moi, elle est plus gaie que jamais, elle rit, folâtre, et semble désormais n'avoir plus rien à redouter. Ah ! St.-Fal, elle est maintenant bien sûre de ses forces. Elle me brave. Croiriez-vous que je suis reçu à toute heure, que nous faisons ensemble de longues promenades, à cheval ou en calèche, sans que seulement elle croie avoir besoin de se faire accompagner par mademoiselle Ricard. Je sais que cela convient à son père; mais elle, ne devroit-elle rien craindre? Si elle ressentoit la millième partie de la passion qu'elle m'inspire, son propre cœur la feroit trembler. Sa main ne s'approcheroit pas de la mienne sans que tout son être ne s'anéantît sous le

poids de la volupté ; et lorsqu'un beau site nous invite à descendre un moment ; assise auprès de moi, seule avec la nature et notre amour, (car, qu'importent les témoins peu redoutables qui nous entourent) elle ne pourroit causer librement de vingt sujets étrangers au seul qui m'occupe. Plus elle me paroît aimable, séduisante, plus elle m'afflige, et peut-être, mon ami, ne me retrouverez-vous plus ici. Sa haine me feroit moins de mal que sa tranquille froideur . . . . Mais comment partir. Mon Oncle en éprouveroit un chagrin mortel. Il n'est pas jusqu'à M. d'Entragues, me témoignant l'amitié la plus tendre, qui ne me retienne dans ces lieux. Mon ami, je regrette le temps où nous croyions que tous les obstacles venoient de lui ; combien nous nous abusions ! Les plus invincibles de tous sont dans le cœur de sa fille. Si elle pouvoit m'aimer, je serois bien sûr que son père consentiroit à notre union. Si vous voyiez comme il est aimable avec moi. Quand j'arrive un

peu plus tard qu'à l'ordinaire, je le trouve venant au-devant de moi dans le parc dont j'ai oublié de vous mander qu'il m'a donné une clef. Il me consulte sur ce qui l'intéresse; et vous ne douterez pas de la confiance que je lui inspire quand vous saurez que la chere Vicomtesse ayant eu beaucoup d'humeur il y a quelques jours, et ayant refusé de rédiger, avec lui, un mémoire sur les finances (1). Le Baron me demanda si j'aurois cette complaisance; vous pensez bien que je me trouvai trop heureux d'avoir un moyen de lui être utile, pour ne pas accepter; il me mena sur-le-champ dans son cabinet, me remit toutes ses notes; et animé par le désir de lui plaire et celui d'être promptement libre de retourner près d'Agathe, qui m'at-

(1) La Vicomtesse, qui ne négligeoit aucuns moyens d'asservir le Baron avant mon arrivée à Vermur, lui servoit souvent de secrétaire, et en avoit repris les fonctions depuis mon séjour à Paris.

tendoit pour une promenade sur l'eau, je mis en moins d'une heure le mémoire au net, et eus le bonheur qu'il en fût si content que depuis ce moment il n'a pas un secret pour moi. Mais c'est en vain, Agathe ne m'aime point, et il me faudra mourir de douleur lorsque j'eusse pu être le plus heureux des hommes. La pensée que son ame n'entend point la mienne, flétrit toute mon existence. Je ne jouis de rien, et m'afflige de tout. Julie, depuis quelques temps, vient plus rarement à Vermur, sa santé paroît affoiblie. Je m'afflige de son absence, et par l'amitié que j'ai pour elle, et parce que je ne doute point qu'elle ne s'intéresse vivement à mon bonheur. Je n'ai jamais été si sensible au ton railleur de la Vicomtesse que je le suis maintenant Je l'ai revue, comme je vous l'ai mandé, peu de jours après votre départ. Loin d'avoir l'air humilié en ma présence, elle a pris les manières les plus dédaigneuses. Autrefois j'en avois pitié, aujourd'hui il me semble que ses mauvaises

plaisanteries peuvent influencer le jugement d'Agathe, avec qui elle est extrêmement caressante. Enfin, je crains tout le monde. Il n'est pas jusqu'à l'humeur de l'Abbé, celle de la Ricard, l'indifférence de la grosse Comtesse, les plats sarcasmes du Vicomte qui se figure que lorsqu'on ne passe point ses jours entiers à courir le cerf, et qu'on ne sait point Carmontel par cœur, on n'est bon à rien, qui ne me tourmente. Je leur fais à tous ma cour, car je voudrois que l'univers lui dît du bien de moi. Mais je ne puis réussir auprès d'eux, ils sont acharnés contre moi. Si vous étiez ici vous m'aideriez à regagner leurs bonnes graces, ou à déjouer leurs sourdes menées; car, il faut en convenir, ils n'osent m'attaquer ouvertement. Le Baron me donne des preuves trop marquées de son amitié, pour qu'ils se permettent de se livrer en sa présence à leur antipathie pour moi.

» Il y a cependant quelques jours que l'Abbé et la Gouvernante avoient

mis la Comtesse en avant pour faire de graves remontrances à M. d'Entragues sur le danger qu'il y avoit de permettre que je fusse à chaque heure auprès d'Agathe. Le hasard voulut que j'arrivasse positivement dans le cabinet du Baron, au milieu du discours de la grosse femme, sur l'inconvenance et les suites redoutables de la liberté que M. d'Entragues accordoit à sa fille. En m'apercevant elle devint pourpre et s'interrompit tout-à-coup. Continuez, lui dit son frère, Jerville n'est pas de trop. — Mais, cher frère, je pensois qu'au contraire . . . . — Vous penserez tout ce que vous voudrez, je ne vous le demande point, mais je vous prie d'achever votre beau sermon. Elle hésita quelque temps, mais enfin elle reprit et débita tout d'un trait le discours que, bien sûrement, on lui avoit appris par cœur. Seulement elle y entremêla les proverbes les plus triviaux et les plus comiques, et j'aurois ri de tout mon cœur de ce singulier amalgame, si je n'y eusse été

vivement intéressé. Cependant mon propre intérêt ne m'aveugloit point assez pour ne pas reconnoître au milieu de tout ce qu'elle disoit des vérités irrécusables. Je souhaitois que le Baron ne se rendît point à ses raisonnemens, mais plusieurs me paroissoient parfaitement justes. Elle se tut. Je fixai M. d'Entragues avec inquiétude. Il m'étoit impossible de démêler ce qui se passoit dans son cœur. Son silence rendoit la grosse femme triomphante. Après s'être essuyé le front, s'être servi de son éventail, elle se frottoit les mains, me regardoit en ricanant, et j'avois peine à contenir mon agitation, lorsqu'enfin le Baron se levant, se plaça droit devant elle, l'examina attentivement et lui dit: Vous êtes bien contente de vous-même, ma chere Comtesse, et vous venez de faire là une belle preuve de mémoire, mais que ce soit la dernière fois qu'il vous arrive de vous charger d'une semblable mission. Retenez pour vous, et pour ceux qui vous ont engagé à une démar-

che aussi ridicule qu'inutile, que je défends à qui que ce soit de ma maison de se permettre de s'occuper de mes actions et de celles de ma fille, qui enfin a dix-huit ans, et c'est l'âge, ou jamais, d'être en état de répondre de soi-même ; puis il est des êtres que l'on ne doit point soumettre aux règles ordinaires, et Agathe est de ce nombre. Venez, Jerville, chez ma fille qui vous attend pour monter à cheval. Vous me conduirez chez la Vicomtesse, et vous viendrez m'y reprendre après votre promenade. Je trouve bon que vous soyez près d'elle, comme l'homme dont la société lui convient le mieux, et celui que je voudrois qui fut son frère. La Comtesse étoit stupéfaite. Cependant comme nous sortions, elle marmotta entre ses dents : chacun y est pour soi, mais que le cher frère y prenne garde, tout le monde n'est pas, ainsi que moi, né coiffé, et son Agathe pourroit bien . . . . Je n'entendis pas le reste de ce soliloque, qui malgré la joie que je ressentois de

la manière dont s'étoit terminée cette conversation me laissa un fond de tristesse. Dites-moi, St.-Fal, s'il est vrai que le Baron ne veuille point que je sois son fils, quel est son système? que peut-il imaginer, que pensera-t-on de mon Agathe lorsqu'on la verra vivant en société intime avec un jeune homme qui ne seroit point destiné à être son époux. Dieu! si sa réputation pouvoit être ternie quelle douleur pour moi! je la défendrois contre l'univers entier, mais lui rendrois-je jamais le bien le plus précieux que puisse posséder une femme! Toutes ces réflexions combattent en vain l'ardeur de ma passion. Je ne puis résister au charme qui m'attire vers elle. Je sens le danger et le cherche. »

D'Alfred à St.-Fal.

Le premier Septembre 1766.

« Julie, la vertueuse Julie, qui me sembloit un ange gardien entre

nous, vient de quitter Valenciennes. Il y a deux jours qu'elle est à Mons. Son depart m'a fait une double peine, et par le chagrin de ne point la voir et par les circonstances qui l'ont accompagné. Je connois l'intérêt que vous prenez à cette jeune personne ; et certain que vous serez bien aise d'apprendre ce qui la touche, je vais vous en faire part. L'amour qui tyrannise tous les cœurs, et qui les perce de ses traits, sous quelqu'écorces qu'ils soient enveloppés, s'est fait sentir, pour la première fois, au cœur du capitaine Delmord, et c'est comme vous savez Julie qui a fait ce miracle. Elle ne paroissoit pas s'apercevoir de sa conquête ; incapable de montrer ni coquetterie, ni aigreur, elle le traitoit avec une douceur charmante, et lui témoignoit une sincère amitié. Aussi l'espoir a tellement augmenté l'ardeur de mon cher oncle, qu'enfin il me prit pour son confident, et me chargea de déclarer à Julie qu'il l'adoroit ; qu'il lui offroit sa main, son cœur et sa

fortune qui, sans être très-considérable, suffiroit au bonheur d'une femme aussi raisonnable que Julie; mais que c'étoit d'elle seule qu'il vouloit tenir sa félicité. Que si elle rejetoit ses offres, personne n'en seroit instruit, qu'il partiroit sur le champ, et ne reparoîtroit jamais devant ses yeux.

» Enchanté de l'idée que je pourrois contribuer au bonheur d'un parent que j'aime, et de l'espoir qu'un lien de plus resserreroit l'amitié que j'ai vouée à mademoiselle Delcroix, je me hâtai de me rendre chez elle. En y allant, j'avois rencontré son père sur le rempart, et je savois que Robert étoit à Launoi. Rien ne devoit donc troubler l'entretien que je comptois avoir avec Julie. Je ne trouvai dans son anti-chambre que la vieille gouvernante qui l'a vu naitre. Je lui demandai de m'annoncer. — C'est inutile, M. Alfred, ma maîtresse est toujours bien aise de vous voir, elle est à broder dans le salon, vous pouvez

entrer. J'ouvris la porte. Julie la tête appuyée sur une de ses mains laissoit l'autre errer au hasard sur son métier, et toute son attitude peignoit la rêverie la plus profonde. Le bruit que je fis en m'approchant d'elle l'en tira, et elle eut l'air presque effrayée à ma vue. Ses yeux étoient gonflés et paroissoient encore chargés de pleurs qu'elle essayoit à retenir. Cet état extraordinaire me toucha jusqu'au fond du cœur. Je lui en demandai la cause. Elle me dit qu'il y avoit douze ans à pareil jour qu'elle avoit perdu sa mère. Je sais si bien à quel point est portée la sensibilité de Julie, que je n'eus pas besoin de chercher une autre raison de ses larmes. Je balançai à lui parler du sujet qui m'amenoit. Cependant connoissant l'impatience de mon oncle, et craignant de ne pas retrouver une si parfaite liberté de m'entretenir avec elle sans témoin, je ne crus pas devoir remettre à un autre jour l'aveu que j'étois chargé de lui faire de la part de M. Delmord. Le commencement

de mon discours parut causer à Julie la plus vive émotion. J'espérois qu'elle m'avoit compris ; mais lorsque je nommai le capitaine Delmord, une pâleur mortelle couvrit son front ; elle chancela, et je vis l'instant où elle alloit tomber de son fauteuil. Je voulus la soutenir, elle me repoussa doucement et tressaillit lorsque ma main toucha la sienne. — Cependant elle se remît bientôt et me pria de continuer. Lorsque j'eus fini, après s'être recueillie un moment, elle me répondit d'une voix basse et entrecoupée. — La demande de M. Delmord ne peut que m'honorer, dites-lui que si j'eusse pu consentir à ployer sous le joug de l'hymen, je l'eusse préféré à tout autre, parce que je l'estime infiniment ; mais jamais, Jerville, je ne me déterminerai à former un lien qui me paroît encore mille fois plus redoutable qu'avant... Elle s'interrompit et reprit : dites à votre oncle que je suis résolue à ne me point marier, et priez-le de ne point réitérer des instances qui

m'affligeroient et ne feroient point varier ma résolution. J'allois employer pour la faire changer d'avis toute la force du raisonnement, et surtout le langage de l'amitié mille fois plus persuasif; lorsqu'à ma grande surprise, le Major que je croyois sur le rempart, entra, et ayant entendu, écouté peut-être les derniers mots de ma conversation avec sa fille, il la pressa vivement de lui expliquer ce mystère. Julie n'osa lui résister. Le Major qui ne vouloit rien donner à sa fille, et qui, avec ce projet, ne pouvoit se flatter qu'elle trouvât un aussi bon parti que celui qui se présentoit, insista sur la nécessité qu'elle l'acceptât. Mademoiselle Delcroix lui fit les mêmes réponses qu'elle m'avoit faites. Le Major prit un ton très-impérieux auquel sa fille opposoit inutilement la fermeté la plus respectueuse. Je le priai de se souvenir qu'il ne devoit qu'à la surprise la connoissance d'un secret que l'intention de mon oncle n'avoit été de lui confier.

qu'autant qu'il auroit eu l'aveu de mademoiselle Delcroix, et que je l'assurois au nom de M. Delmord qu'il se désistoit de ce moment de toutes poursuites, et ne prétendroit jamais à un bien que Julie ne lui accorderoit pas volontairement ; puis je sortis.

» J'allai sur le champ trouver M. Delmord, et lui rendre compte du peu de succès de mes démarches. Je m'attendois à des emportemens terribles, et, à ma grande surprise, il ne dit pas un mot sur Julie ni sur le Major, se contenta de me remercier avec une grande affection, et me demanda de le laisser seul. Une heure après, Lapierre, ce vieux valet que vous lui connoissez, entra dans ma chambre où je m'étois retiré, et me remit une lettre de mon oncle, dans laquelle il m'apprenoit qu'il venoit de partir pour Brest, et me prioit de dire à Julie, qu'il ne la reverroit, ni ne l'oublieroit jamais. Lapierre étoit à cheval avant que j'eusse

fini la très-laconique épître de son maître, de sorte que je ne pus lui répondre. Vivement affligé de son départ, j'allois descendre chez le Pasteur lorsqu'il entra chez moi. J'espérois qu'il ignoroit les événemens qui venoient de se passer. Je voulois le préparer doucement à les apprendre, mais son frère avant de partir l'avoit instruit de tout, et Julie effrayée de perdre l'amitié du Pasteur, l'avoit fait prier de passer chez elle pour lui témoigner tout son regret de n'avoir pas cru devoir accepter la main de son frère, et lui demander de ne pas lui en vouloir. Elle lui apprit en même temps qu'elle alloit faire un voyage à Mons pour voir une de ses tantes infirme et malade, qui depuis long-temps l'engageoit à se rendre chez elle. La nouvelle de son départ m'affligea. J'ai pour elle une très-sincère amitié; puis, je le répète, elle m'étoit nécessaire auprès d'Agathe. Je tremble que la Vicomtesse ne s'empare trop de son esprit. Ses démonstrations de tendresse ne peuvent être que

des pièges. C'est depuis que madame de Launoi devroit aimer moins Agathe, qu'elle paroît plus affectueuse avec elle. Elle ne peut douter que je l'aime, et elle cherche toutes les occasions de nous réunir. Assurément ce n'est pas avec le désir de faire notre bonheur. L'avenir m'effraie, le présent me pèse, je suis mal à mon aise avec tout ce qui m'entoure, et le verger de Fanchette est le seul lieu où je sois vraiment heureux . . . . . . On m'apporte un billet du Baron, où il m'invite à venir passer quelques jours à Vermur. Je vous quitte, et j'ose espérer que sans que j'ajoute rien de plus, vous sentirez à quel point vous m'êtes nécessaire, et que par amitié pour moi vous hâterez le plus possible votre retour. »

CHAPITRE XII.

Qui peut jamais compter sur sa raison.

Les lettres que je viens de transcrire de suite, pour mettre plus d'ordre dans mon récit, me firent éprouver cependant, lorsque je les reçus, des sensations bien différentes. Affecté de la douleur que Jerville peignoit dans la première, il m'étoit pourtant impossible de me défendre d'une sorte de joie, en pensant que, peut-être, Agathe ne ressentoit pour lui que de la simple amitié, et afin de me justifier à moi-même ce sentiment, je me disois que l'amour d'Agathe, pour Jerville, auroit éprouvé les plus terribles obstacles et causé son malheur. Le dé-

part du Capitaine, celui de Julie, que m'annonçoit Jerville, m'affligeoient. J'imaginois, il est vrai, que le bon M. Delmord prendroit facilement le parti d'oublier mademoiselle Delcroix; aussi, je plaignois bien plus que lui la sensible Julie, mon cœur partageoit les souffrances de celui de mon amie, que je ne doutois point qui ne fût, ainsi que moi, victime d'un amour sans espoir: puis, je redoutois l'isolement où étoit Agathe: que d'embûches l'environnoient! dans combien de fausses démarches son père, par son singulier système, pouvoit la laisser s'engager! combien madame de Launoi me paroissoit dangereuse! Enfin, depuis cette lettre où Alfred sembloit moins inquiet, je n'avois pas une minute de repos. Je ne formois pas d'autre désir que de retourner à Vermur: moins à ce que je voulois croire pour jouir de la présence d'Agathe, que pour la garantir, autant qu'il seroit en mon pouvoir, des maux que je redoutois pour elle.

Depuis huit jours j'attendois le moment de partir, et toujours le Duc de N . . . . . . me retenoit. Enfin, il me fit dire de venir le trouver le lendemain à l'OEil-de-Bœuf. M. de Mercour alloit le même jour à Versailles, il m'y conduisit. J'y passai près de deux heures sans que le Duc parût, et oubliant Versailles et tout ce qui m'entouroit, mon imagination me transporta dans les bosquets où j'avois vu Agathe. Ma rêverie devint si profonde, que lorsque M. de N*** arriva, il fut forcé de me prendre par le bras pour m'en tirer. — Qui peut donc, St.-Fal, vous occuper si fortement? — Je pensois à nos projets. — Eh bien! mon cher, vous pouvez être certain que nous triompherons. Vous savez que je vous ai toujours dit que la puissance de Choiseul fatiguoit le Roi, et que, malgré qu'il parût entièrement subjugué, j'étois certain qu'il seroit prêt à signer sa disgrace, si on pouvoit lui faire voir dans un autre homme la même facilité pour le travail avec des for-

mes moins impérieuses. Il falloit lui prouver les torts du Duc, sans paroître vouloir les lui montrer; nous sommes parvenus à ce but : et M. de N*** entra dans des détails que je ne me crois point permis de rapporter, et qui devoient me faire penser que M. d'Entragues pourroit être ministre ; il me dit ensuite : le Roi m'a parlé ouvertement du Baron, et j'ai cru l'instant favorable pour lui remettre sa dernière lettre que je n'avois pas voulu risquer de lui donner depuis une semaine. Sa Majesté l'a lue avec beaucoup d'intérêt, et se mettant à son secrétaire a répondu sur le champ à son ancien ami. Il a daigné me montrer ce qu'il lui écrivoit, et il faut en convenir, le Baron est bien heureux de posséder à un point aussi éminent la confiance du Roi. Maintenant il faut partir; votre présence cesse d'être nécessaire à Paris, où toutes nos mesures sont prises, et va l'être infiniment à Vermur, puisqu'il ne s'agit plus que de faire cesser les incertitudes de Louis XV par des lettres

aussi persuasives que pressantes. Je n'ignore pas que le Baron aura grand besoin de vous pour cette correspondance.

Il n'est pas nécessaire de dire quelle joie je ressentois de me voir enfin libre. J'objectai cependant au Duc que j'aurois désiré attendre que la grande-croix eût été obtenue. — Elle l'est, mon ami, M. de Mercour entroit chez le Roi au moment où j'allois en sortir. S. M., aussitôt qu'il l'a aperçu, l'a appelé et lui a remis, avec cette grace qui n'appartient qu'à lui, l'écusson pour M. d'Entragues. Cette faveur, la manière dont elle est accordée prouve quelles sont les dispositions du Monarque pour le Baron. Je convins avec le Duc que l'on devoit en concevoir les plus grandes espérances, et véritablement j'en avois beaucoup, et me trouvois heureux d'avoir pu y contribuer. Le marquis de Mercour qui savoit que j'avois un rendez-vous avec le Duc, dans l'OEil-de-Bœuf, vint nous y joindre.

La joie petilloit dans ses regards, quelle ame que celle qui ne tire son bonheur que du plaisir pur de servir et d'obliger son semblable! Il me remit la grande-croix, et m'embrassant il me dit : il n'est point de faveur obtenue pour moi, qui m'eût fait autant de plaisir que j'en ressens de mon succès pour ce que désiroit le Baron ; sans le connoître, je l'aime infiniment; dites le lui, St.-Fal, et qu'il n'est point douteux que je ferai un voyage en Flandre pour me lier avec lui, et pour vous revoir. Je pensai à Agathe et je soupirai. Mais le Marquis tout occupé de la satisfaction d'avoir réussi, et le Duc de ses plans ambitieux, ne s'en aperçurent point. M. de Mercour l'invita à dîner, et nous montâmes tous trois dans son carosse. La route se fit gaiement, chacun de nous étoit heureux. Pendant le repas on apporta les lettres, parmi lesquelles en étoit une de Jerville. A peine fut-on sorti de table que je montai chez moi pour la lire, laissant le

Duc et le Marquis occupés d'une grave partie d'échecs. Il sembloit que je pressentisse qu'elle contenoit mon arrêt ; car je l'ouvris en tremblant, et je lus avec la plus cruelle douleur ce que je vais transcrire :

Alfred à Saint-Fal.

Valenciennes le 6 septembre 1766.

« Où êtes-vous, Saint-Fal, mon ame vous cherche pour épancher dans votre sein les flots de délices qui l'inondent. Il est, je crois, encore plus difficile de supporter seul le poids du bonheur que celui de la souffrance ; mais il faudra que je me taise. A qui dirai-je : elle m'aime? quel être parmi ceux qui m'entourent seroit capable d'apprécier tout ce que ce mot renferme. Il n'est que vous, mon ami, qui puissiez concevoir à quel degré d'ivresse l'assurance de son amour peut porter l'heureux mortel qui a entendu cet aveu plein de charmes, parce que vous êtes après moi le seul qui sa-

chiez l'aimer comme elle doit l'être. Si la philosophie vous a préservé des transports de l'amour, et ne vous a laissé connoître pour l'adorable Agathe que les sentimens d'un père, pour être calme, vous n'êtes pas moins tendre que moi. Vous ne serez donc point étonné de la révolution qui s'est opérée dans tout mon être. Depuis que je suis certain de posséder son cœur, il me semble que je suis au dessus de toute la terre, qu'un rayon de la divinité a pénétré dans mon sein, et je crois que j'entreprendrois la conquête des deux Mondes, s'il falloit pour l'obtenir réunir toutes les couronnes de l'univers. Oui, Saint-Fal, Agathe a de l'amour pour moi. Agathe me l'a dit, m'a juré de m'aimer toujours. Sentez-vous bien, mon ami, l'excès de ma joie; s'il ne falloit pas vivre pour lui prouver que je saurai me rendre digne de son choix, je désirerois mourir pour que rien ne vînt troubler l'extase où je suis depuis ce moment. C'est hier à cinq heures du soir, heure à jamais mé-

morable qui j'ai entendu les douces paroles, qui font ma gloire et ma félicité.

» Vous vous rappelez que je vous quittai la dernière fois pour me rendre à Vermur. En entrant dans le parc je trouvai Agathe et son père assis sous la grande salle de marroniers auprès de la grille qui donne dans le bois. Ma bien-aimée et le Baron me reçurent avec une égale affection, mais toujours injuste; je lui savois mauvais gré de sa gaieté, parce que je voulois la juger d'après les autres femmes, comme s'il pouvoit y avoir aucun rapport entre les êtres supérieurs et les mortels ordinaires. Le Baron m'avoit engagé à venir à Vermur, parce que le départ de Delcroix l'avoit infiniment contrarié, il comptoit sur le Major pour faire des recherches sur l'art des fortifications; en apprenant qu'il alloit à Mons, il imagina que malgré mon peu d'expérience je pourrois peut-être remplir ses vues à ce sujet.

Grace à l'ordre que vous avez mis dans sa bibliothèque et aux excellens ouvrages qu'il possède, je suis parvenu à faire un travail qui a atteint le but qu'il se proposoit, et qui, je crois, pourroit réellement être utile en ménageant la vie de nos soldats. La reconnoissance du Baron et l'espoir de servir l'humanité, m'avoient déjà payé au centuple de la peine que j'avois prise; mais une autre récompense m'attendoit encore. J'avois travaillé si assidument depuis que j'étois à Vermur, que l'on eût presque dit que j'oubliois l'amour tandis qu'il étoit concentré dans mon ame. Agathe, loin d'en paroître fâchée, sembloit m'accorder plus de bontés que jamais; mais industrieux à me tourmenter, je voulois encore que ce fût une preuve qu'elle n'avoit pour moi que de la simple amitié. Ce ne fut qu'hier avant dîner que j'eus fini mon travail; je descendis dans l'appartement d'Agathe pour chercher le Baron qui y étoit, et je l'engageai à monter chez lui pour l'écouter.

Non, dit Agathe, vous ne me quitterez point, je veux aussi vous entendre. Elle a raison, ajouta son père, il faut qu'une femme s'accoutume à juger de tout; la présence de tous les rois de la terre m'eût moins intimidé que celle d'Agathe; mais il n'y avoit pas moyen de lui résister. Je me plaçai donc entre elle et son père sur le sopha où ils étoient assis. Je me garderai bien de vous rapporter leurs éloges qui, en vérité, n'étoient sûrement que des encouragemens, car je suis bien loin de les mériter. Avant qu'on passât dans la salle à manger où le dîner nous attendoit, Agathe me dit: il y a quatre jours que vous travaillez sans relâche, tant d'assiduité peut vous avoir fait mal, si vous voulez, pour vous distraire, nous irons passer l'après-dîner chez Fanchette. Tout mon cœur frémit à l'idée d'aller seul avec elle chez la femme de Thomas; j'étois si ému que je ne pus lui répondre que par une inclination; le dîner me parut d'une longueur insupportable, enfin il finit.

La Vicomtesse arriva, le Baron passa avec elle dans le salon d'automne pour faire une partie de trictrac. La comtesse commença son piquet avec le Vicomte et l'Abbé, et nous fûmes libres de sortir. On vint avertir que les chevaux étoient mis, nous montâmes en calèche; nous restâmes en silence jusqu'au moment où nous arrivâmes chez Fanchette. Agathe avoit l'air calme, heureux, mais pensif. Pour moi je ne voyois rien, mon sang s'arrêtoit, et j'étois dans un état si violent qu'il m'étoit impossible de m'exprimer; Agathe me regardoit de temps en temps avec l'air de l'intérêt. Je me disois : elle a pitié de mes souffrances, mais que la pitié est un sentiment froid auprès de ceux que j'éprouve. Nous arrivons, Fanchette et Thomas étoient sortis, Louis et la petite servante étoient seuls à la maison. Mademoiselle veut-elle entrer ? dit cette fille à Agathe. — Non, nous allons nous promener dans le jardin. Viens, dit-elle à Louis, et le petit nous

suivit en sautant. Nous traversâmes le verger, et je croyois voir, pour la première fois, ce lieu consacré à l'amour et à la bienfaisance. Agathe me dévançoit, et fut s'asseoir sur le banc qui est sous le berceau de chèvrefeuille. Louis étoit occupé à lui cueillir un bouquet. Elle me dit de venir me placer à ses côtés. Non, lui répondis-je, c'est à vos genoux qu'il faut être lorsque l'on vous voit dans ces lieux qui vous font paroître mille fois plus belle, plus touchante que jamais, et qui, en vous élevant au dessus de tout ce que je connois, me charme autant qu'il me désespère. Je voulus me précipiter à ses pieds, elle chercha à me retenir; mais je n'écoutois plus rien, et je tombai à ses genoux. — Que faites-vous, Alfred . . . . ? — Je rends hommage à ce que la nature a formé de plus parfait. Ah! Agathe, laissez-moi vous adorer comme on adore la divinité; que craignez-vous de celui qui vous chérit sans espoir, et qui ne demande pour unique prix de la passion la plus tendre qui fût

jamais, que de vous dire une seule fois combien il vous aime, et mourir ensuite. — Mourir, Alfred. — Oui, mourir, puisque jamais je ne puis être heureux. — Pourquoi cette idée, calmez-vous, Alfred, et relevez-vous, je l'ordonne. J'obéis, et me tins debout devant elle la tête baissée et les mains jointes, comme pour obtenir le pardon de ma témérité. Elle resta un instant en silence ; enfin elle leva sur moi ses beaux yeux, et je crus démêler dans ses regards une expression plus tendre que celle que j'y avois vue jusqu'alors.

Alfred, me dit-elle, du jour où je vous ai vu, vous m'avez paru supérieur à votre sexe. Depuis ce moment, je n'ai été occupée que de m'assurer si je ne m'étois pas trompée. Delà l'air inquiet, préoccupé, que vous m'avez vu longtemps. Enfin, je me suis convaincue que la nature vous a formé pour être la moitié de moi-même. Dès-lors, plus d'incertitudes, de com-

bats, de craintes : mon cœur s'est livré avec transport à la douceur d'aimer ; et, incapable de ruse ni de feinte, je mets mon bonheur à vous jurer un éternel amour.

N'espérez point, Saint-Fal, que j'essaie à vous rendre ce qui se passa dans mon cœur en écoutant ce précieux aveu ; qu'il vous suffise de savoir que je ne comprends pas que ma raison ait pu y résister. Cependant Agathe, pour m'empêcher de me livrer à mes transports, se leva aussitôt, et s'approchant de Louis, le prit par la main, lui demanda s'il vouloit venir avec nous au Château : le petit y consentit volontiers : et plaçant ainsi l'innocence entre nous, elle écouta sans crainte, pendant toute notre route, les expressions de mon amour ; elle y répondit avec feu, et me permit de la demander à son père. J'étois hors d'état de me trouver avec des êtres indifférens : aussi je la priai de me permettre de rentrer dans mon appartement, me fis excuser de ne point paroître au souper,

et la nuit n'ayant pu calmer mon agitation, je vous écris aux premiers rayons du jour en attendant le moment où je la reverrai. Certain à présent d'être aimé par elle, je ne vais plus m'occuper que d'obtenir le consentement de son père. »

Pauvres mortels ! à quoi vous sert en général de vous préparer aux événemens : vingt fois vous vous êtes dit : Je ne puis éviter tel malheur, je m'y attends et le verrai d'un front tranquille ; eh bien ! s'il vient à vous frapper, il vous surprend comme le trait que lance dans les airs une main sûre vient surprendre un foible oiseau. J'en fis cruellement l'expérience. Je m'étois répété cent fois : Agathe aimera Jerville ; Agathe, d'après son caractère, ne croira point devoir le lui cacher. J'avois lu dans son premier regard à Alfred l'expression de l'amour, et j'avois même fini par me persuader que je verrois sans trouble le triomphe de mon ami. Vain espoir ; à peine mes yeux eurent-ils

lu qu'Agathe avoit enfin dit j'aime, et que c'étoit un autre que moi qui obtenoit son cœur, que je tombai dans un accès de rage dont je rougis encore. Il n'est point douteux que si à ce moment Jerville se fût présenté à moi, je l'eusse immolé à la fureur qui me transportoit; et qui, d'après cet exemple pourra jamais calculer l'affreux effet des passions. Enfin je me ressouvins qu'Alfred étoit mon ami, et me voyant alors avec horreur, ce fut contre moi-même que je tournai toute ma haine. Il me sembla que j'étois indigne d'exister, et je fus prêt à attenter à ma vie. Un dieu seul, et ce dieu prit la forme d'Agathe, me sauva. Déjà j'avois posé la pointe de mon épée sur mon cœur, lorsque l'image de celle que j'idolâtrois vint s'offrir à moi, ma main s'arrêta, je pensai que je ne la reverrois plus sur la terre, et que mon crime alloit nous séparer pour l'éternité. A cette idée quelques larmes brûlantes bordèrent ma paupière, et ramenèrent un plus peu de calme dans

mes esprits. Les dangers auxquels Agathe alloit être exposée se présentèrent à mon imagination. Je me demandai qui la serviroit, qui la défendroit contre ses ennemis si je l'abandonnois. Je me souvins du serment que j'avois fait dans le verger de Fanchette, d'être à jamais l'ami d'Alfred ; et je jetai loin de moi l'arme meurtrière qui alloit terminer mon existence. Plus l'orage a été violent, plus le calme qui le suit devient profond. Les remords prirent la place de la fureur, et les remords, dans les ames naturellement honnêtes, se manifestent toujours par le besoin de réparer leurs fautes, même lorsqu'elles sont ignorées du monde entier. J'avois perdu pendant quelques instans le droit de m'estimer ; pour le reconquérir je ne voyois d'autres moyens que de servir l'amour de Jerville, et faire ainsi le bonheur d'Agathe au dépend de mon propre repos. Je me le jurai de nouveau ; bien certain cette fois de ne plus manquer à mes promesses envers moi-même. L'é-

preuve étoit faite ; je n'avois plus à me craindre ; je repris la lettre de Jerville, que je n'avois pu finir, et la lus en entier, non sans souffrir encore beaucoup, mais au moins sans désespoir. Je vis que ce bon jeune homme étoit prêt à se perdre par trop de précipitation, et je me résolus à parler dès le soir même, à franc-étriller, pour arriver, s'il étoit possible, assez tôt pour l'empêcher de parler avant l'instant que je croirois favorable à ses vœux. Cet instant devoit, comme je l'ai dit, être celui où le Baron seroit ministre, et l'on sait que dans ce moment j'espérois qu'il le seroit.

Le désir de porter le plus promptement possible à M. d'Entragues les bonnes nouvelles que j'avois à lui apprendre, étoit un prétexte suffisant pour justifier mon empressement de retourner à Vermur : aussi après avoir passé dans mon appartement assez de temps pour que les traces de l'état violent où je venois d'être fussent effacées, je redescendis

dans le salon et fis part de mon projet au Duc et au Marquis. Ils l'approuvèrent et écrivirent l'un et l'autre à Vermur. Le Marquis me chargea d'une lettre pour sa cousine, et après les adieux les plus affectueux il me pria de ne jamais oublier que j'avois en lui le plus sincère ami. Je le lui jurai ainsi qu'un attachement inviolable et montai à cheval, laissant à Saint-Louis le soin de ramener ma chaise à Vermur.

CHAPITRE XIII.

L'Elysée d'Agathe.

Je fis une telle diligence qu'il n'étoit pas plus de quatre heures lorsque j'arrivai le lendemain de mon départ de Paris dans les avenues de Vermur; la rapidité de ma course, le plaisir de me retrouver bientôt près d'elle, m'avoient empêché de me livrer à aucunes réflexions. Mais mon cœur s'agita si vivement lorsque je pensai que dans quelques minutes j'allois respirer l'atmosphère de feux qui l'environnoient, que je m'arrêtai un instant pour me rassasier du plaisir de voir les murs qui la renfermoient sans qu'aucun objet douloureux vînt me troubler. Je me demandai quel parti je prendrois en arrivant; si je ne me ferois pas annoncer en secret au Baron, pour me

donner le temps de me préparer encore à l'idée de voir près d'elle l'heureux Jerville. Mais je sentis que plus j'hésiterois, plus ce moment deviendroit pénible, et faisant cesser ce dernier combat d'un amour sans espoir, je me déterminai à arriver droit dans le salon de Vermur où une pluie assez forte qui tomboit depuis plus d'une heure, devoit avoir réuni tous les habitans du château. Je laissai mon cheval à la grille et traversai rapidement les cours. Le bonheur voulut que je n'y rencontrasse personne, et j'étois dans le vestibule avant qu'on se doutât de mon retour. La porte du salon étoit entr'ouverte. Je m'attendois à y voir la Vicomtesse, l'Abbé et le cher Robert, et à ma douce surprise je n'y aperçus que le Baron, sa belle-sœur, sa fille, et Jerville qui lisoit haut pendant que les Dames faisoient de la tapisserie. Ils avoient tous quatre le dos tourné à la porte et paroissoient apporter une si extrême attention à la lecture que faisoit Alfred, que je fus bien certain de pouvoir entrer sans qu'on m'aperçût, et

de jouir de l'agréable surprise que j'allois causer au Baron. Je me glissai doucement et me trouvai auprès de M d'Entragues au moment où il y pensoit le moins. Sans dire un mot je lui présentai le paquet qui renfermoit la lettre du Roi et l'écusson. Sa joie et son étonnement le rendirent muet pendant un moment, et ce moment suffit au sensible Jerville qui, en m'apercevant, étoit venu tomber dans mes bras pour me prodiguer les expressions de la plus sincère amitié. Comment n'en aurois je pas été touché; qui reste ami tendre lorsqu'il est enivré de bonheur est le seul qui connoisse vraiment ce sentiment de l'amitié. La grosse Comtesse aimant les grands mouvemens, avoit jeté son métier, estropié à moitié sa petite chienne qui étoit sur ses genoux, pour venir m'embrasser et féliciter *le cher frère*. Pour Agathe, toujours calme, toujours maîtresse d'elle-même, ce n'étoit que par un doux sourire, par quelques mots pleins de charme, qu'elle me prouvoit qu'elle étoit bien aise de me revoir; mais ce peu de mots, ce sou-

rire valoient mieux que les discours les plus éloquens de toute autre.

Le Baron, à qui sa fille avoit attaché l'écusson et qui avoit lu la lettre de Louis XV, étoit dans le ravissement. Il me témoignoit sa reconnoissance avec plus de chaleur que je ne l'eusse cru capable d'en mettre. La soirée fut charmante, et la douleur qui m'accabloit depuis plus de deux mois, ne put tenir au plaisir pur qu'elle me fit goûter. M. d'Entragues, tout à la nature et à l'amitié, me parut mille fois plus aimable que lorsque la Vicomtesse étoit près de lui. J'avois cru de la politesse de demander de ses nouvelles, et j'appris de Jerville qu'elle étoit allé passer quinze jours avec son mari dans la terre du maréchal de **; il ajouta en se penchant à mon oreille, que le Maréchal étoit le parrain de Robert qui, par hasard, avoit choisi le même temps pour lui rendre ses hommages, et que le Baron qui étoit très-froidement depuis quelque temps avec madame de Launoi, l'avoit vu partir sans regret.

Quant à l'Abbé, il étoit malade ou faisoit semblant de l'être, depuis le jour de la conversation du Baron avec la Comtesse. L'on connoît assez ces personnages pour imaginer combien j'étois satisfait de leur absence, et je voyois qu'Agathe et Jerville ne l'étoient pas moins. Avant que l'on se séparât, Agathe dit à son père, qu'elle vouloit, pour célébrer ce beau jour, nous donner à déjeuner le lendemain dans son élysée. — Assurément je ne refuserai pas une telle faveur, répondit le Baron, ce sera, Messieurs, la première fois qu'un homme aura mis le pied dans cette retraite; et vous concevez combien cette idée donnera de piquant au plaisir que nous promet ma fille. Nous en convînmes et l'on décida que l'on s'y rendroit le lendemain à dix heures.

Je m'aperçus bien qu'Alfred brûloit du désir de m'entretenir; mais certain par quelques mots qu'il m'avoit dit qu'il n'avoit encore fait aucunes démarches, et ayant besoin de me recueillir avant de me trouver

seul avec lui, je pris le prétexte de la fatigue pour rentrer chez moi, en quittant le Baron.

Le sommeil n'approcha point de mes yeux, trop de pensées se croisoient dans mon imagination, mais ce n'étoient plus ces émotions terribles qui m'avoient agité depuis plus de trois ans. L'état violent que j'avois éprouvé en recevant la dernière lettre d'Alfred, fut pour moi une crise salutaire qui éteignit non le flambeau de l'amour, car il éclaire encore mes derniers jours, mais ce feu impétueux de la jeunesse qui rend également furieux le tigre qui rugit dans les déserts, l'ours qui fait trembler les antres du Nord, et l'homme si fier de sa raison. Content de moi-même j'entendis sans trouble la voix d'Alfred qui, avant sept heures, venoit me demander doucement au travers de ma porte, si j'étois éveillé. Oui, lui dis-je, et il entra paré comme pour un jour de fête. — A la recherche de votre toilette, il est aisé de voir que vous avez peu dormi. — Certainement,

les instans du sommeil sont perdus pour l'amour, quel songe pourroit valoir le charme de mes pensées depuis que je suis certain qu'elle m'aime. Puis j'étois si empressé de vous voir, car on ne voit son ami que lorsqu'aucun tiers importun ne vient vous distraire, — et que l'on peut parler d'Agathe, lui dis-je. — Il est vrai que c'est un grand bien, et nous commençâmes à nous entretenir des intérêts les plus chers à son ame. J'eus bien de la peine à lui faire comprendre la nécessité d'attendre la réussite de nos projets; mais enfin il y consentit et je lui donnai ma parole de tout employer jusqu'à ce moment, pour servir son amour.

Le temps s'écoula si rapidement dans cette conversation, que je n'étois pas levé lorsqu'on vint nous avertir que le Baron nous attendoit. Désormais sans espoir je n'avois plus besoin des soins de la toilette. Que m'importoit d'être bien, Agathe ne devoit jamais s'en apercevoir, aussi je fus prêt en moins de cinq minutes. Nous trouvâmes le Baron dans le

parterre , il nous reprocha notre peu d'empressement et nous engagea à le suivre en nous faisant part que la Comtesse ne seroit point des nôtres, parce qu'elle étoit, disoit-elle , trop enrhumée pour s'exposer à l'air du matin. Je demandai où étoit Agathe. — Il y a long-temps que ma fille est à son élysée.

Nous traversâmes les bosquets et prenant à gauche nous entrâmes dans une route du parc qui nous conduisit après quelques détours sur l'esplanade où étoit l'élysée d'Agathe. Ce lieu originairement une grande pelouse , étoit éloigné de près d'un demi quart de lieue du château , et dans la situation la plus romantique que l'on puisse imaginer; élevé au-dessus de tout le parc , l'on en découvroit tous les environs , et sûrement autrefois on avoit observé delà les mouvemens des ennemis. Une haute et antique tour adossée au bois qui garantissoit Vermur du vent du Nord l'attestoit encore. Mais depuis que des temps plus tranquilles avoient inspiré des pensées

plus douces, des oiseaux de Vénus avoient remplacé les armes dont cette tour étoit autrefois remplie, et la source argentée qui jaillissoit de l'immense rocher sur lequel elle étoit bâtie, arrosoit un verger qui avoit crû sur cette terre long-temps inculte. Telle étoit cette portion des domaines de Vermur quand Agathe la choisit pour y retracer le bocage où Rousseau nous peint Julie venant rêver le bonheur qui ne pouvoit plus exister que dans sa pensée. J'avois vu commencer les travaux, mais depuis qu'une double haie d'églantiers, de groseillers, de houx et de joncs marins l'avoit enclos, je n'y étois point entré. La grille, toujours exactement fermée, étoit entr'ouverte lorsque nous y arrivâmes. Agathe, que sa fortune mettoit à même d'exécuter tout ce que son goût lui faisoit imaginer, ne s'en étoit servi ici que pour suivre fidèlement le plan de l'auteur d'*Héloïse*. Mais combien l'espérance d'être près d'elle sous ces ombrages si frais et si calmes et où s'offroient en même temps tous les dons de la déesse du

printemps et ceux du riche antomne, ajoutoit aux charmes que ce délicieux verger devoit faire éprouver à tout être sensible. Jerville, respirant à peine, voloit plutôt qu'il ne marchoit dans l'espérance de la rencontrer ; il la cherchoit des yeux et croyoit la voir sous la forme de toutes les fleurs qui nous environnoient. Son père, libre de faire paroître ses sentimens pour elle, l'appeloit, mais elle ne paroissoit point, et nous n'avions aperçu depuis que nous étions entrés dans l'élysée aucun être animé si ce n'est deux amantes de Jupiter blanches comme la neige, trois chèvres, quelques brebis et une immensité d'oiseaux que le bonheur seul et leur intérêt captivoient dans cette terre de délices. Cependant une musique aérienne se faisoit entendre sans qu'il nous fût possible d'apercevoir les musiciens. Ceci, dit le Baron, ressemble à un conte de fées. A un enchantement, reprit Alfred ; mais il faudroit que l'enchanteresse se montrât pour qu'il fût complet. Comme il achevoit ces mots

nos oreilles furent frappées par le bruit que faisoit une robe de femme entre des branchages. La voilà, s'écria Alfred en s'élançant sous le bocage touffu qui abritoit le bas du rocher sur lequel s'élevoit l'antique tour. Il ne s'étoit point trompé, c'étoit Agathe qui venoit à notre rencontre, mais Agathe bien plus belle qu'elle ne m'avoit jamais paru. Elle avoit quitté ce jour-là tous les vains ornemens qui effacent les graces des femmes plutôt qu'ils n'y ajoutent, et si elle avoit emprunté de Rousseau l'idée de la retraite où elle aimoit à passer les heures les plus douces de sa vie, Fénélon lui avoit donné celle de sa toilette. Une longue robe de mousseline voiloit entièrement tous ses charmes, sans cependant dérober à la vue les contours de sa taille aussi noble qu'élégante, qu'une large ceinture d'un bleu d'azur soutenoit sans la gêner. Ses cheveux sans poudre négligeamment ratachés et retombant en boucles ondoyantes sur son front et sur ses épaules, achevoient de la rendre ce que le

ciel pouvoit former de plus séduisant.

Lorsqu'elle fut auprès de nous, elle me fit le plus aimable salut, lança, à la dérobée, à Alfred un regard dont rien ne peut rendre la douceur ; prit son père par la main et le conduisit, au travers d'arbustes étrangers et de touffes de fleurs qui avoient bravé les premières nuits d'automne, à une grotte creusée dans le rocher; son entrée assez resserrée pour n'y laisser pénétrer ni la bise ni une incommode chaleur, ne déroboit cependant point la vue d'une magnifique pièce d'eau que la fontaine, qui tomboit des deux côtés du rocher, formoit devant la grotte. Des stalactiques de la plus grande beauté, des coquillages et des morceaux de corail en décoroient l'intérieur, et des bancs de mousse en remplissoient le fond. Nous trouvâmes, en y entrant, servis sur une table de marbre blanc qui étoit au milieu, des fruits superbes, de la crême, des œufs frais et des pâtisseries de

toute espèce. Pardon, messieurs, dit Agathe, de vous donner un repas si frugal, et que vous ne trouviez ici personne pour vous servir, mais il n'entre aucun étranger dans ma retraite, et l'on n'y voit jamais que les productions de mon jardin et de ma basse-cour; nous l'assurâmes tous qu'aucun repas ne nous paroîtroit préférable à celui-là, et c'étoit du fond du cœur. Son père, oubliant, dans ce moment, la Vicomtesse et la cour, n'étoit occupé que du bonheur d'avoir une si charmante fille, et employoit tous ses soins pour le lui prouver : des jours qui s'écouleroient ainsi, disoit il, rendroient trop pénible de quitter la vie. — Mon bonheur est doublé par tant de bontés, répondit Agathe, et la présence de Julie manque seule à ma félicité. Je fus bien aise de lui entendre nommer son amie, car j'étois affligé de son silence sur mademoiselle Delcroix, et souffrois de l'idée qu'elle pouvoit l'oublier; mais l'éloge qu'elle en fit me prouva que j'étois injuste, et dissipa le seul nuage de tristesse qui vînt obscurcir

cette matinée, dont le souvenir m'est encore si présent, qu'il soulève en ce moment le poids des douleurs qui m'accablent.

Après le déjeuner, Agathe nous engagea à monter sur le rocher, d'où l'on jouissoit de la plus belle vue; aux deux côtés de la tour, dont elle s'étoit bien gardée de déloger les anciens maîtres, elle avoit fait construire deux jolis cabinets, dans lesquels elle nous fit entrer : dans l'un étoit un lit de repos, et tout ce qui peut être nécessaire aux ouvrages de femme; dans l'autre, une harpe, une bibliothèque, un chevalet, des pinceaux, des dessins; nous nous y arrêtâmes; elle nous invita à faire de la musique; enivrés par le charme de l'harmonie et le plaisir d'être ensemble, nous oubliâmes le tems, et nous fûmes très-étonnés d'entendre sonner deux heures; il falloit bien alors penser à retourner au château. Agathe nous fit descendre par l'autre côté du rocher, qui menoit à sa basse-cour, où étoit réuni tout ce qui pouvoit être utile.

Plus loin étoit un joli potager. Avant d'y entrer, Alfred demanda à Agathe si c'étoient les faunes ou les nymphes qui cultivoient son élisée, car depuis que nous y étions entrés, nous n'avions aperçu aucun humain. Non, dit-elle, une très-simple mortelle prend seule tous ces soins; et elle nous conduisit dans le fond du potager sous un berceau de vigne, où Madelaine, la pauvre muette que le lecteur n'a sûrement pas oubliée, étoit occupée à cueillir du raisin. Il y avoit long-temps que je ne l'avois vue; je trouvai qu'elle étoit extrêmement grandie, fortifiée, et que sa figure avoit pris un caractère encore bien plus touchant qu'au moment où nous l'avions rencontrée dans les avenues de Vermur. Je fus frappé de la joie qui paroissoit dans ses yeux en regardant sa maîtresse. Seroit-il vrai que moins l'homme se communique, plus son ame seroit susceptible d'attachement et de sentiment profond? Qui de nous peut espérer avoir jamais l'expression qui se peint dans tous les traits du muet lorsqu'un objet qui lui est cher

l'approche. Madelaine, voyant à toute heure sa maîtresse, sembloit toujours la retrouver après une longue absence. Elle fit infiniment peu d'attention à moi, et surtout à M. d'Entragues, mais lorsqu'elle aperçut Alfred, elle le considéra attentivement, puis Agathe, et ainsi l'un et l'autre tour à tour, pendant quelques minutes. Enfin, paroissant se confirmer à elle-même une pensée qui l'avoit agitée depuis quelques momens, elle prit leurs mains, les mit dans la sienne, et sembla dire par ses gestes que sûrement Alfred étoit le mari d'Agathe : elle eut l'air enchantée de cette idée ; cette pantomime expressive fit rougir Agathe jusqu'au blanc des yeux, et émut Jerville au dernier point et fit rire M. d'Entragues, qui parut tellement s'en amuser, montra tant d'amitié à Jerville, que je crus réellement qu'il avoit changé d'opinion ; comme si une passion, qui depuis trente ans nous occupe uniquement, permettoit jamais à la voix de la nature de se faire obéir.

Jerville ne pouvoit se déterminer à quitter Madelaine, dont il croyoit les gestes un présage certain de son bonheur ; mais Agathe rappela qu'il étoit tard, et nous reprîmes la route qui conduisoit au parc, non sans parler de Madelaine, dont Agathe nous vanta l'intelligence, l'activité, et surtout l'extraordinaire attachement. Ce ne fut point sans chagrin que je sortis de l'élisée ; j'y avois joui d'un bonheur sans nuage, et j'eusse voulu qu'il me fût permis d'y passer mes jours, car ce lieu renfermoit à la fois tout ce qui peut être utile au soutien de la vie et la rendre agréable. J'espère que si ces souvenirs tombent dans les mains du public, on me pardonnera d'être entré dans d'aussi grands détails sur l'élisée d'Agathe, parce qu'on sentira dans la suite qu'ils étoient nécessaires à l'intelligence des événemens qui se passèrent depuis ce moment.

Fin de la deuxième Partie.

